

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e Année. N° 3. 1er Mars 1909.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Les Bibles

(*Suite*).

Quelle est la doctrine du Christianisme? nous demandions-nous. Quelles en sont, plutôt, *les* doctrines, pouvons-nous dire, car elles se subdivisent, se classent, s'enchaînent plus ou moins selon leur nature et leur importance. Et c'est de ces doctrines multiples, souvent disparates, parfois même contradictoires, que sont sortis en foule tous ces dogmes qu'a manipulés l'Église qui, à l'occasion, ne se faisait aucun scrupule d'en inventer de nouveaux, quand les anciens lui paraissaient insuffisants pour compléter l'arsenal dont se trouve armé le château fort qui s'appelle la Papauté.

Ces foudres défensives — offensives, parfois — furent bien autrement effrayantes que ne le furent jamais celles du Jupiter olympien... Témoin ces fameuses excommunications qui, pendant des siècles, ont fait trembler, sur leurs trônes, les rois et les empereurs, sans parler de la terreur contagieuse qu'elles inspiraient au pauvre peuple, au frémissant troupeau que dirigeait le Berger papal qui, avec désinvolture, exploitait ledit troupeau, tandis que ses bêlements tristes et doux ne parvenaient qu'en échos lointains, à des oreilles que recouvraient Tiares et Mîtres plus ou moins décoratives. Mais nous l'avons dit ailleurs, ne quittons point nos dogmes.

L'un des principaux est celui de la Trinité. Commençons par constater que l'Existence divine est Une. Tous les Sages l'ont proclamé, toutes les religions l'ont affirmé, toutes les philosophies lui reconnaissent ce caractère. « L'Unique n'a point de second », disent les Indous. « Écoute, ô Israël, s'écrie Moïse, l'Éternel notre Dieu est le seul Éternel. » « Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu », déclare saint Paul. « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », répète à satiété le fondateur de l'Islam.

Cette Existence Unique, Elle seule se connaît dans sa plénitude — c'est là qu'est la Nuit éternelle d'où cependant sort la Lumière. — Toutefois comme Divinité manifestée, l'Un apparaît sous un Triple aspect. Il forme une Trinité d'Êtres divins qui sont Un comme Divinité, mais Triples comme Puissances manifestées. — Telles sont les vérités fondamentales sur lesquelles s'appuient toutes les Religions de la terre ; mais bornons-nous à ne parler, ici, que de la dogmatique juive. Une chose à remarquer, tout d'abord, c'est que la Bible en parle très peu — l'Ancien Testament pas du tout, et si le Nouveau en fait mention, cette mention se trouve être récusée, disons plutôt omise, par les plus récents correcteurs de la Bible.

C'est à un passage de saint Jean que nous faisons, ici, allusion (I, Épître VI; *Version primitive*): « Ils sont trois, nous dit-il, qui enregistrent toutes choses dans les cieux: le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'Un. » Or, c'est précisément ce passage que lesdits correcteurs modernes ont regardé comme une glose due à quelque moine fort bien intentionné, à coup sûr, mais qu'il aurait interpolée et qui se serait glissée dans l'un des manuscrits, à une époque ultérieure de l'histoire de l'Église. C'est pourquoi ce passage a été supprimé, et c'est l'unique texte précis sur lequel s'est fondée la doctrine de la Trinité. L'on trouve bien encore, dans l'Évangile selon saint Matthieu, une phrase relative au baptême : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit »; mais les critiques la récusent également.

Quoi qu'il en soit, de toutes ces révisions, suppressions et modifications des textes, c'est au sujet de ce dogme si insuffisamment établi que surgit, dans l'Église primitive, une longue et violente querelle, alors surtout que cette doctrine se trouva inextricablement embrouillée par la « divinisation »

spéciale de l'homme Jésus, du Fils de l'homme, ainsi qu'il se définissait lui-même, dont on essaya de faire la seconde personne du Trio divin. La formule qui sortit de ces discussions interminables peut se résumer comme suit : le Père source de toute vie, le Fils émané de lui, engendré par lui, mais double en sa nature à la fois divine et humaine... formule à peu près analogue à celle que renferme le Credo, dit d'Athanase, — dit d'Athanase, disons-nous, car il est aujourd'hui reconnu que cette profession de foi est de production beaucoup plus récente que les autres et qu'elle n'a conséquemment aucun lien d'attache avec le docteur dont elle porte le nom, nom qui ne lui fut donné, par les compilateurs, que parce qu'ils tenaient à ce qu'elle fût considérée comme l'expression des croyances que le patriarche d'Alexandrie avait énergiquement défendues plusieurs siècles auparavant.

Étant donné qu'on ait fini par s'entendre sur la désignation des deux premières personnes de la Trinité, il en était une autre non moins difficile à classer dans le Trio divin, à savoir la troisième, appelée Saint-Esprit, autrement dit l'Intelligence universelle... et c'est du conflit de ces trois Entités distinctes, sinon hétérogènes, qu'éclata la querelle dont il vient d'être question. Toujours est-il, qu'en dépit des discussions et des décisions qui en résultèrent, il ne faut pas confondre les personnes de la Trinité avec la Substance divine primordiale servant de fondement aux trois unités distinctes qui n'en sont que les manifestations. — Problème obscur s'il en fut jamais, mais que tenta d'éclairer, sinon de résoudre, un théologien de l'Église romaine, en faisant remarquer que le mot « personne » (en latin *persona* qui signifie « masque ») implique que derrière le masque se cache la réalité non révélée du Dieu qui demeure inconnu.

Mais n'insistons point davantage et contentons-nous d'ajouter qu'autour de cet Inconnaissable transcendant se groupent, nous dit-on, les sept Esprits qui « se tiennent devant le trône de Dieu » (*Apocalypse*, IV, 3). Ce sont les sept grands dieux des éléments que l'on retrouve dans la doctrine indoue. Puis viennent, en qualité de dieux inférieurs, tous les archanges et tous les anges dont parle saint Paul (*Romains*, VIII, 38)... autres personnages non moins indéfinissables de la hiérarchie divine et à ce point mystérieux que saint Ignace lui-même avoue naïvement qu'il ne comprend pas trop ce que sont ces anges et qu'il ignore quelle place il faut leur assigner dans les divers groupes que président leurs princes respectifs.

Je crois que, sans nous compromettre, nous pouvons avouer une incompétence pareille à celle de saint Ignace, et c'est pourquoi, passant outre en toute modestie, nous arrivons à l'importante question de la nature de l'homme et de ses rapports avec Dieu... question controversée, cela va sans dire, comme l'ont été tant d'autres avant elle. Mais tenons-nous-en aux déclarations des Écritures. Saint Paul envisage l'homme comme un être triple en sa

nature, à la fois esprit, âme et corps, spécifiant avec la plus entière netteté que l'esprit et l'âme se distinguent l'un de l'autre — distinction du reste qui s'est perdue dans l'enseignement populaire, où l'esprit et l'âme sont identifiés. « Ne savez-vous donc pas, insiste l'Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu et que l'esprit de Dieu habite en vous ? » (I, *Corinthiens*, III, 16). Paroles qui semblent être l'écho lointain des déclarations formelles des Bibles indoues. Ce qui paraît inadmissible, c'est qu'après de telles affirmations confirmées par les siècles, les Juifs aient eu l'imprudence de faire un crime à Jésus d'avoir revendiqué le titre de Fils de Dieu. « Mais, relisez donc vos Écritures », leur répond le Maître galiléen qui, sans se targuer d'un privilège individuel, se contente de baser sa légitime prétention sur le principe de la divinité inhérente à la nature de l'homme quel qu'il soit. « N'est-il pas écrit dans votre loi : je vous le dis, vous êtes des dieux ? Or, si vos livres qualifient du nom de dieux ceux à qui s'adressait la parole divine, oserez-vous dire à celui que le Père a sanctifié et envoyé en ce monde pour y apporter ses enseignements qu'il blasphème en se réclamant du titre de fils de Dieu ? » (Jean, X, 34-36).

Combien ce plaidoyer fut confirmé et commenté d'une manière touchante, alors que dans les dernières heures que Jésus passa avec ses disciples, il leur témoigna tout son amour, par ces paroles que nous rapporte le dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Jean, par cette admirable prière sacerdotale, surtout, qu'il adressa à Dieu et que termine l'émouvante invocation si connue : « Père, mon désir est que là où je serai, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi, qu'ils soient en nous, comme tu es en moi, ô Père, et que je suis en toi, afin que tous nous ne soyons qu'un, dans la perfection de l'Unité finale. »

Telle est la déclaration formelle de la doctrine chrétienne primitive concernant la divinité de la nature humaine impliquant son retour ultérieur vers le Père dont elle paraît être momentanément séparée par son incarnation dans la matière charnelle. Et s'il est une doctrine consolante et vivifiante, dans le sens absolu du mot, c'est bien celle-là, à coup sûr, d'autant plus qu'elle est l'écho fidèle des attestations similaires que nous prodigue la Religion primitive émanée de l'Antique Sagesse dont la voix s'est fait entendre à l'homme dès son apparition sur la terre, proclamant bien haut que lorsque sera détruite la mort — le dernier ennemi — la formule définitive de l'union de Brahma ou de Dieu (ces noms sont synonymes) avec les hommes leurs enfants, sera Tout en tous.

Saint Paul la répète cette formule magnifique (I, *Corinthiens*, XV, 23-28). Aussi est-ce avec une ardente conviction que l'Apôtre des Gentils la confirme et l'éclaire, alors qu'il nous répète que le terme de « Christ » désigne, en sens mystique, le principe évolué de l'homme en tant qu'*âme*, en même

temps que le principe de ce même homme en tant qu'*esprit*, fils de l'Esprit universel (*Galates*, IV, 19). Oui, insiste saint Paul, le Christ n'est pas seulement l'homme extérieur vivant en dehors de ses disciples, c'est dans ces disciples qu'il doit se former, évoluer, comme l'enfant dans le sein maternel (*Éphésiens*, IV, 13), car ces disciples ne sont rien moins que des dieux manifestés par la chair où s'accomplit leur évolution.

Doctrine incomparable en sa divine transcendance !... Et qu'en ont fait les prêtres, les docteurs ? Nous le savons, on l'a dit et répété à la honte de l'Église désorganisatrice.

Passons, maintenant, au dogme de la réincarnation. Disons, tout d'abord, que la croyance en cette doctrine était couramment admise par le peuple juif lui-même, et c'est pourquoi Jésus répond catégoriquement à quelques-uns de ses disciples qui viennent de la part de saint Jean-Baptiste lui demander s'il est le Christ et qu'il leur dit, en parlant du prophète du désert lui-même, « mais c'est lui qui est Élie, cet Élie qui devait revenir » (Matthieu, XI, 14), et encore, se répétant avec intention : « Élie, vous dis-je, est déjà revenu, mais ils ne l'ont point reconnu » (Matthieu, XVII, 10-13).

Si des déclarations formelles du Christ nous passons à celles des Pères de l'Église, nous voyons que Tertullien lui-même qui, certes, peut être classé parmi les plus étroitement orthodoxes d'entre eux, témoigne sans hésiter de sa foi en la réincarnation. « Si un chrétien, dit-il dans son *Apologie*, déclare qu'il croit possible qu'un homme renaisse dans un autre homme, le peuple réclamera à grands cris qu'on le lapide. Et cependant, si l'on a pu croire à la métempsycose grossière affirmant que les âmes humaines reviennent en divers corps d'animaux, n'est-il pas plus digne d'admettre qu'un homme ait pu être antérieurement un homme, son âme ayant conservé ses qualités et facultés précédentes. Et quand sera venu le millénaire, il n'y aura plus ni mort, ni résurrection répétée. »

Des déclarations analogues sont faites par Origène. « N'est-il pas conforme à la raison, dit-il, que chaque âme, à cause de certaines raisons mystérieuses — je parle ici d'après Pythagore, Platon et Empédocle — soit introduite dans tel corps suivant ses mérites et ses actions antérieures ? »

On pourrait citer beaucoup d'autres passages qui tous témoignent de la croyance à la préexistence de l'âme et à sa descente dans la matière... Doctrine perverse ! s'écrièrent les dogmatisants qui crurent bon d'intervenir, si bien que dans un concile général, elle fut formellement condamnée comme hérétique, décision déplorable qui plus que toute autre sépara le Christianisme de toutes les autres religions du monde et conduisit aux plus désastreuses conséquences. Mais n'était-elle pas dans son rôle cette Église romaine qui, en toutes circonstances, adopta tous les genres de réaction matérialiste, dans le but lointain sans doute d'en faire la base du gigantesque mono-

pole qu'elle rêvait d'établir sur le monde dont elle voulait faire sa proie ?

N'est-ce point en effet la doctrine spiritualiste de la réincarnation qui se rattache indissolublement à celle de Karma qui sans elle n'aurait plus de raison d'être ? Or, cette dernière doctrine était enseignée dans les premières épîtres. N'est-ce point saint Paul qui, en termes catégoriques, déclare « qu'on ne se moque point de Dieu et que ce que l'homme aura semé, il le moissonnera ? » (*Galates*, VI, 7). Mais on feignit de ne pas comprendre ces paroles et bien vite on les oublia totalement. L'Église n'avait-elle pas prononcé son indiscutable *veto* ? Plus de réincarnation, plus de Karma ; hérésies que tout cela !... Et lorsqu'eurent disparu ces croyances et qu'un champ libre fut ouvert devant les fabricants de dogmes, l'on émit toutes sortes d'hypothèses, entre lesquelles on en choisit une — celle qui s'annonçait comme devant être la plus productive — et c'est alors que prit corps, tout spécialement, le dogme de l'*expiation par substitution*, en vertu de laquelle on persuada aux hommes qu'ils pouvaient échapper, par tels procédés que leur enseignait l'Église, aux conséquences redoutables de semailles délictueuses faites en des vies antérieures.

Ce qu'il y a de plus honteux dans ce fait, c'est que cette expiation par substitution fut greffée sur une noble doctrine, mais préalablement défigurée, travestie au point d'aboutir à un véritable blasphème, en ce sens que fut violée et mise à néant toute notion de justice. C'est en chargeant de nos iniquités le pur, le saint et l'innocent par excellence, c'est en déversant sur lui toutes les colères d'un dieu vindicatif, d'une sorte de Jéhovah vengeur, rétabli, pour la circonstance, en possession de ses prétendus droits de dieu outragé, que l'on amena la sublime et grandiose Loi du sacrifice qui réalise l'union de l'homme avec Dieu, qu'on l'amena, disons-nous, à mettre en opposition le Fils et le Père, d'une part, et d'autre part à intervertir outrageusement les relations qui existent entre l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme issu de lui dans les plus touchantes conditions de paternité et de filialité réciproques.

Et si encore s'était bornée là la perte de la croyance à la réincarnation, l'on eût pu atténuer les résultats d'une telle perversion de doctrine, par le redressement des principes dévoyés... Mais n'est-ce pas à cette perversion, qu'il faut attribuer la monstrueuse invention d'un enfer éternel que le Christianisme, seul entre toutes les religions de la terre, a eu le triste courage d'introduire, que dis-je ? d'introniser dans sa dogmatique où il lui a donné droit de cité ? L'enfer éternel et le pseudo-paradis que l'on connaît ne sont-ils pas les deux colonnes maîtresses de ce néfaste monument qu'on appelle l'Église ? C'est par la double hypothèse de ce ciel et de cet enfer, non moins conventionnels l'un que l'autre, que la vie terrestre se trouve enfermée, emmurée, dans les limites ridiculement étroites qui séparent à peine, même

dans les plus longues vies, le berceau inconscient de la tombe infranchissable. Que l'on réfléchisse donc et qu'on tâche de se rendre un compte exact de l'influence désastreuse qu'a exercée cette inadmissible doctrine, démoralisant les esprits, paralysant les volontés et déconcertant les consciences, en réduisant à néant toute notion de justice, de devoir et de responsabilité personnelle... Sans même parler de l'effroyable égoïsme qu'elle inspire aux élus, au dire de saint Thomas, le « docteur angélique » qui ne rougit pas de nous décrire, en termes révoltants, les *délices ineffables* avec lesquelles les élus, du haut du paradis, contemplent les indicibles tortures des damnés de l'enfer !...

Ah, périsse une religion, si elle n'a que ces révélations à nous faire ! Quel est l'être, dans la poitrine duquel palpite un cœur d'homme, qui n'accepterait pas d'être anéanti pour toujours, plutôt que d'acheter son immortalité, même heureuse, au prix des souffrances subies par les innombrables martyrs d'un enfer sans issue ?

Telles furent les doctrines fondamentales du Christianisme primitif ; mais nous avons dit maintes fois que ces doctrines spiritualistes ont été à ce point matérialisées par les Églises, que c'est à peine si l'on en retrouve quelques traces dans l'amoncellement des dogmes inventés, et pour cause, par ce christianisme oblitéré qu'ont déchiré tant de querelles et rougi tant de flots de sang.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner si tant d'incrédules se sont séparés de cette foule dite chrétienne et si tant de scepticisme est résulté du spectacle que nous a donné cette religion *déformée* dont l'Histoire vengeresse a raconté, tout au long, les cruautés et les turpitudes.

Pourquoi voyons-nous tant de « libres penseurs » s'est-on demandé souvent, parmi les plus hautes classes des intelligences évoluées? La réponse est facile. C'est parce que ces sceptiques, qui n'ont aucune notion des recherches modernes faites par les orientalistes, les exégètes et les occultistes, surtout, ne voient dans la religion chrétienne — prétendue chrétienne, hâtons-nous de rectifier — que l'amalgame des forfaits qui à bon droit ont scandalisé les cœurs honnêtes et les intelligences droites.

Pourquoi cette Bible elle-même, qui est censée résumer la Doctrine pure des Instructeurs, n'est-elle pas en mesure de rappeler à elle les déserteurs écœurés? Nous le savons encore. C'est que cette Bible divinement inspirée — au dire des orthodoxes maladroits dont l'intransigeance a causé tant de défections — c'est que cette Bible refondue, corrigée, manipulée, est un recueil, où les gens mal intentionnés ne cherchent que les erreurs et les grossièretés.

Toutefois, ayons le courage et la loyauté de protester et de déclarer que lorsqu'on sait faire le triage nécessaire, l'on trouve, dans ce monceau qu'ont

trituré les mains des hommes, des perles de grand prix, des joyaux incontestablement divins... si bien qu'alors même qu'on ne rencontrerait dans cette encyclopédie complexe et hétérogène que quelques lignes authentiques, inspirées par cette Sagesse antique à laquelle nous devons tant de révélations, ces quelques lignes suffiraient. Or ces lignes existent, existent en grand nombre et nous nous contentons de les condenser dans cette unique recommandation du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Matthieu, V, 48).

— Rien que cela? diront sans doute quelques sceptiques.

— Oui, rien que cela.. car dans cela, est contenue toute la moelle du grand Évangile révélé. Ne voyez-vous donc pas que ces quelques mots résument, en leur laconisme, toutes les vérités transcendantes, tous les principes fondamentaux sur lesquels repose l'axe de la Vie et de ses destinées, en même temps qu'ils nous donnent la clef de tous les mystères, le mot magique de tous les problèmes, à savoir la Paternité de Dieu, la divinité de l'homme et la nécessité des réincarnations... si bien que cette « perfection » que nous réclame, que nous impose le Christ, implique la future COEXISTENCE de l'homme et de Dieu, dans l'Océan des félicités ineffables que toutes les religions de la terre appellent l'UNITÉ finale, la divine immortalité?

Voilà, nous le répétons, le dernier mot de l'Évangile suprême, de la « Bonne nouvelle » par excellence... et ce mot, nous le trouvons dans cette Bible juive qui, depuis deux mille ans, constitue, en des conditions très diverses, à la vérité, le Credo de l'humanité moderne.

Et si, maintenant, nous élevant au-dessus des considérations particulières et des contingences de l'heure présente, nous jetons un coup d'œil synthétique sur l'apport respectif de toutes ces Bibles que nous venons d'examiner, que trouvons-nous ?... C'est que chacune des religions, quelles qu'elles soient, a été la colonne de feu qui, plus ou moins, éclaire les peuples et les guide dans leur marche à travers les siècles et que ces colonnes, loin de s'éteindre, s'élèvent aujourd'hui plus que jamais et nous entraînent directement ou indirectement vers les horizons inconnus. Indirectement, disons-nous, en ce sens qu'alors même qu'une religion s'effondre, elle nous pousse, par cet effondrement lui-même, à remplacer ses formes usées par des formes plus élevées, c'est-à-dire plus spiritualistes, qu'engendrent, pour l'avenir, des conceptions plus hautes et plus adéquates à nos aspirations nouvelles.

Que sera-t-il cet avenir dont la vague perspective nous préoccupe et parfois nous enfièvre? Il sera ce que nous le ferons nous-mêmes. Or, il est indéniable que, sous l'inspiration d'un esprit nouveau, nous marchons vers l'unité. Si la future alliance des peuples doit avoir pour base l'union spirituelle, ce dont on ne saurait douter, si, en apprenant à se connaître, ils apprennent à se respecter, à s'aimer, à s'aider mutuellement, si, détruire un préjugé,

c'est détruire une inimitié et avec elle une cause de violence et d'oppression réciproque, il faut envisager, avec tout le sérieux et tout le calme que comportent les circonstances, la haute signification des événements qui, d'un jour à l'autre, se déroulent sous nos yeux.

En dépit des menues querelles privées, voire même des bruits de guerre qui circulent et des menaces que s'adressent diplomatiquement tels et tels peuples, en dépit du rugissement des hauts-fourneaux où se fondent, tous les jours, des canons plus puissants et des cuirasses de navire plus impénétrables... par dessus toutes ces voix de haine, de colère et de réciproques défis, s'élève plus haute encore la voix de ces délégués des peuples qui dans leurs conférences parlent de bienveillance, d'interventions, de jurys pacificateurs... de « justice » surtout, mot qui résumera le programme de l'avenir... Cultes, législations, politiques, littératures, philosophies, arts, industries même et traités de commerce sont désormais inséparables et c'est vers la fusion de ces éléments civilisateurs que nous marchons à pas lents, à coup sûr, mais incontestablement.

Et c'est pourquoi, il faut que nous fassions volte-face avec franchise et résolution. Il faut tourner le dos à l'antiquité batailleuse, au moyen âge, surtout, qui nous enserre encore en ses chaînes paralysantes, repousser du pied tout ce passé morbide qui, alors même qu'il n'agit pas, n'en contamine pas moins les ambiances par ses influences délétères et contagieuses. Il ne faut ni s'indigner, ni combattre, mais oublier. Oublions et marchons ; marchons vers les sciences de la vie, utilisons les enseignements de l'histoire, écoutons les grandes voix de l'humanité, revenons au génie de l'Orient dans son accord avec nos aspirations quelque timides et confuses qu'elles soient encore.

Les trente siècles qui, en leur virilité, ont succédé aux bégaiements de la vieille histoire, avec leurs monuments, leurs langues, leurs philosophies et leurs religions ont le droit d'intervenir et de diriger notre orientation. La filiation des âges n'est pas un vain mot et c'est ataviquement que les progrès s'engendrent. C'est dès ce jour, que doivent enfin s'allier, s'associer, les deux sœurs immortelles : la Science vraie et la Conscience droite. De l'Inde trente fois millénaire jusqu'en notre Révolution de 89, coule un torrent de lumière qui dans ses flots charrie, toujours plus éclatants, impérieux et dominateurs, les trois principes par excellence : le Droit, la Raison, la Justice. La Justice n'est pas l'enfant trouvé dont on ignore l'origine, c'est la maîtresse et l'héritière légitime qui veut rentrer chez elle. N'est-ce pas elle qui peut dire : « J'ai germé dans l'aurore des Védas. Au matin de la Perse, j'étais l'énergie du travail héroïque. Je fus le génie grec qui par ma force accomplit son émancipation. Dans Rome même, me fut donné le nom de Loi. » (Michelet, Quinet, *passim*.)

Et plus haut que toutes ces voix, retentit celle qui nous vient des monta-

gnes de la Palestine et qui nous crie : « Mais la Justice n'est-elle pas Dieu lui-même ? »

Un dernier mot aux Chrétiens sincères et convaincus. C'est plus qu'un mot, c'est un pressant appel qu'adressent à tous les croyants de la terre quelques hommes d'élite, amis de la paix et de la concorde, quelques femmes généreuses, surtout, dont le cœur est tout vibrant de sentiments fraternels. Qu'on l'écoute cet appel : Pourquoi donc, disent ces modernes apôtres, tous les croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, ne mettraient-ils pas un terme aux divisions qui les séparent? Pourquoi ne viennent-ils pas, dans un touchant accord, se grouper sous la bannière du Dieu de justice et d'amour dont ils sont les enfants, tous prédestinés au même avenir de gloire et de félicité ? Et tout spécialement, pourquoi donc ce Christianisme, cette jeune religion qui n'a que deux mille ans d'existence, refuse-t-elle de s'associer au Bouddhisme qui en compte deux mille cinq cents, tout au moins, ainsi qu'au Zoroastrisme et à l'Indouisme, ces aînés de la terre qu'ont mûris les quinze ou vingt mille ans dont fut illuminée leur longue histoire ? Ne comprennent-ils donc pas, ces Chrétiens, intransigeants séparatistes, qu'ils outragent Dieu, alors qu'ils déclarent qu'il s'est injustement réservé pour une seule religion entre toutes et qu'ils revendiquent, pour eux seuls, dans l'histoire, une place privilégiée ? Dieu n'est-il pas le Père impartial de tous les esprits ?

Ah ! si cette unité pouvait être réalisée, tout prosélytisme cesserait pour toujours. Nul homme n'essaierait plus d'en convertir un autre à sa foi toute personnelle, mais chercherait, plutôt, à bénéficier de ce que cet autre peut avoir à lui enseigner par les conceptions différentes qu'il a du Dieu universel. Chaque religion, qu'on le sache, n'est qu'un rayon de la Lumière divine. Chacune a sa couleur propre et c'est par la combinaison de toutes ces nuances que se reconstitue la vraie « lumière blanche », synthèse définitive du grand Spectre solaire divin.

Nous tous, croyants des quatre coins du monde, nous ne sommes que les facettes de l'Éternel. Nous ne sommes, d'autre part, que les canaux par lesquels se déversent sur toutes les humanités la vie et l'amour du Père universel. Laissons-les donc passer à travers toutes les fibres de nos cœurs, afin que vienne l'harmonie, l'harmonie nécessaire et éternelle. N'est-ce pas l'un des disciples du Christ qui a dit : « Comment celui qui n'aime point son frère qu'il voit, pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (I, Jean, IV, 20).

C'est l'antique Religion de la Sagesse qui doit servir de lien spirituel entre toutes les formes différentes de la vie religieuse adaptées aux conditions variables du développement progressif de l'humanité. Choisis et délégués par la Hiérarchie spirituelle qui dirige toutes les évolutions, ce sont les gardiens de la tradition mystique qui enseignèrent aux hommes assez forts pour

en supporter le fardeau, telle partie de la Science divine, aux révélations de laquelle nous devons les notions que nous avons de la merveilleuse parenté qui relie les hommes enfants à Dieu leur Père céleste. — Telle fut l'œuvre des Instructeurs, des grands Précurseurs du passé.

Mais les temps, dans leur marche incertaine, changèrent le vieil ordre des choses. Les anciennes formes disparurent et les rayons de lumière qui nous parvinrent successivement se groupèrent d'une façon tout autre, si bien que chaque siècle, en se déroulant, jeta sur la scène du monde des décors différents et des acteurs nouveaux. Partis religieux, sociétés secrètes, sectes de toutes natures, tel fut le tableau polymorphe de la vie religieuse de l'Europe pendant les derniers dix-neuf cents ans, si bien qu'il nous est parfois difficile à nous, qui considérons le passé de notre point de vue actuel, de discerner les traditions divines, au sein des clameurs que poussait chaque secte pour défendre, avec l'acharnement que l'on sait, ses doctrines plus ou moins déformées mais presque toutes matérialistes.

Nous ne devons pas oublier que l'origine de toute religion fut l'œuvre des Sauveurs, tous Fils de Dieu, mais ce que nous devons nous rappeler, aussi, c'est que ce furent les hommes qui bâtirent l'édifice... alors qu'eux, Maîtres sages, n'imposèrent ni formules ni codes aux infantiles humanités. Une liberté de choix limitée est par expérience la plus sage méthode d'éducation et c'est pour cela que nous voyons que toute latitude fut accordée aux divers croyants, pour la fabrication illimitée des dogmes qu'ils entassèrent sans discernement ni mesure.

Or, édifier une forme — même religieuse — c'est matérialiser, et c'est pourquoi, dans tous les siècles qui s'écoulèrent depuis le Christianisme, certains hommes plus ou moins clairvoyants eurent pour tendance de revenir autant que possible vers la pureté originelle ; c'est dans cet esprit que travaillèrent tous les réformateurs, depuis les Gnostiques jusqu'à Luther lui-même.

Certains historiens modernes ont cru pouvoir affirmer que l'enseignement mystique, ou, si l'on préfère, simplement spiritualiste, ne se développe que sporadiquement, n'ayant ni cause précise, ni filiation historique... Eh bien, c'est là une attestation de tous points erronée, contre laquelle pourraient protester tous les investigateurs sérieux et pertinemment informés. Loin d'être sporadique, c'est-à-dire isolée en des manifestations exceptionnelles et fortuites, l'évolution humaine est générale et uniformément répandue sur la surface de la terre. C'est par le même souffle venant des régions spirituelles, qu'ont été plus ou moins inspirées toutes les Bibles que nous venons d'étudier et dans chacune desquelles scintillent quelques rayons d'une même lumière, se répercutent quelques échos des primitives révélations.

Il nous en sera peut-être donné d'autres, dans l'avenir ; mais nous avons

la certitude que de toutes ces Bibles, sortiront toujours les mêmes voix retentissantes... clairons célestes — non de guerre, de vengeance et de malédiction, comme les fameuses trompettes de Jéricho — mais, tout au contraire, puissants cris d'appel et chants de victoire anticipés, nous conviant à l'escalade de l'Idéal, c'est-à-dire la réalisation de cette divinité latente qui palpite en chacun de nous et nous répète inlassablement que nous sommes, tous, les fils du Dieu vivant, héritiers de sa connaissance, de sa lumière et de ses éternelles félicités.

Ed. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE [1]

XXXV

Influence des Invisibles dans l'histoire.

VI

Au v^e^ siècle, au moment où commencent les grandes invasions, l'Empire romain était complètement désorganisé. Il n'y avait plus ni commerce, ni industrie, ni arts, ni littérature. Toutes les institutions civiles et militaires avaient perdu leurs forces. L'anarchie était partout : et quand les Barbares arrivèrent au cœur des provinces qui avaient été les plus civilisées, ils ne trouvèrent debout que l'Église chrétienne. Les fidèles de la nouvelle religion n'étaient qu'une poignée en comparaison de tous les peuples qui formaient l'Empire, et des masses qui allaient le submerger. Mais les chrétiens formaient un tout homogène : s'ils n'étaient ni le nombre ni la puissance, ils étaient étroitement unis par une croyance commune à laquelle ils n'hésitaient pas à sacrifier leur vie. Dirigés par des chefs choisis avec soin, soumis à une hiérarchie sévère et fortement disciplinés, ils formaient dans l'Empire une société à part, un véritable petit état qui avait résisté à toutes les persécutions et qui, au commencement du v^e^ siècle, représentait déjà une force morale considérable. C'est cette force qui va se dresser devant les Barbares, et qui arrivera à transformer insensiblement leurs idées et leurs mœurs, à les discipliner, à les fixer au sol, et à en faire le noyau d'où sortiront les peuples modernes. L'œuvre était des plus difficiles, et cette transformation fut un des événements les plus extraordinaires de l'histoire.

***

1) Voir la Revue des années 1905 à 1908.

Comment cette infime minorité, composée surtout de gens de la plèbe, de pauvres, de malheureux, d'ignorants put-elle arriver à s'imposer aux peuples de l'Empire et aux Barbares, et à leur faire accepter une doctrine et des idées diamétralement opposées à leur mentalité, à leurs mœurs et à leurs croyances religieuses ?

A ces hommes qui ne connaissaient que la force brutale, il fallait enseigner la douceur, la bonté, le respect du faible, l'amour du prochain, et, principe tout nouveau, l'inviolabilité de la vie humaine. Il fallait leur faire comprendre que le vieillard, l'enfant, la femme et l'esclave étaient des créatures ayant des droits absolus à leur protection : — que l'homme et la femme devaient former un foyer d'où il fallait bannir le divorce et l'adultère, et que la promiscuité animale qui existait dans presque toutes les familles devait être l'objet de la réprobation.

Toutes ces prescriptions nouvelles destinées à réprimer les mœurs sanguinaires et voluptueuses des Barbares étaient autant d'entraves apportées à leur liberté, autant de blâmes, autant d'attaques à leurs habitudes, à toutes les idées qui leur avaient été transmises par leurs ancêtres.

Arriver à changer complètement la mentalité de ces peuples était une œuvre qui devait paraître bien difficile aux hommes de cette époque, et qui nous paraît aujourd'hui inexplicable, si nous ne faisons pas entrer parmi les facteurs de cette révolution morale sans précédents dans l'histoire, un élément dont on n'a pas jusqu'ici tenu compte : l'intervention constante d'influences extra-terrestres agissant sur les individus assez évolués pour les comprendre, et faisant naître des événements propres à favoriser le mouvement nouveau. Ces événements, qui se produisent un peu partout, sont en général très minimes : nous ne les connaissons pas, ou du moins nous n'en connaissons qu'un très petit nombre. Nous voyons seulement leurs conséquences par l'orientation nouvelle que nous constatons dans les esprits.

∴

Disséminés sur cet immense territoire qui est aujourd'hui l'Europe, les chrétiens entrent en contact avec les Barbares dès le début des invasions. Ils se présentent comme les apôtres d'une religion nouvelle prescrivant la douceur, la bonté, la charité, l'oubli des injures. Ils disent que tous les hommes sont frères, fils d'un Dieu qui est venu sur la terre pour apporter à tous le bonheur; et ils donnent l'exemple de toutes les vertus dont ils recommandent la pratique. Ils supportent gaiement les privations, la misère, les supplices et la mort pour affirmer leur foi. Sans doute, tous les chrétiens n'étaient pas capables de pareils sacrifices, et il y en avait parmi eux un grand nombre de très mauvais. Il est certain que la plupart des Barbares qui avaient

reçu le baptême ne changeaient pas beaucoup leur genre de vie, et Clovis, le premier roi chrétien, fut un cruel despote qui fit assassiner tous les chefs des grandes tribus et tous les parents de Mérovée pour rester seul avec ses fils à la tête des Francs.

***

Mais il y avait, surtout pendant les premiers siècles, une importante minorité qui réglait sa conduite suivant les principes qu'elle enseignait, et qui donnait l'exemple d'une moralité toute nouvelle, à peu près inconnue jusqu'alors. Et de cette minorité, sortaient des âmes d'élite qui, bravant tous les dangers, allaient porter les paroles de l'Évangile chez les peuples les plus lointains. Ces *ouvriers évangéliques*, comme ils aimaient à se nommer, se répandaient dans tout l'Empire.

Vers l'an 160, deux hommes, saint Pothin et saint Irénée, étaient venus à Lyon, du fond de l'Asie, et avaient fondé la première église chrétienne. Ils furent suppliciés avec leurs disciples. Après eux étaient venus saint Gatien à Tours, saint Quentin à Amiens, saint Paul à Narbonne, saint Martin à Tours, saint Denis à Paris. Au IIIe siècle, on comptait en Gaule plus de cent cités ayant chacune leur évêque nommé par les fidèles.

L'Angleterre et l'Irlande avaient été évangélisées par saint Patrick et Colomban. A l'autre extrémité de l'Europe, les peuples slaves étaient amenés au christianisme par saint Cyrille et ses compagnons. Appropriant les caractères grecs à la langue slave, Cyrille avait inventé un alphabet qui porte encore son nom et d'où est dérivé l'alphabet russe. Dès le Ve siècle, le christianisme est déjà florissant en Écosse, en Angleterre, en Irlande, en Gaule, en Espagne. Des missionnaires ont pénétré en Danemark, en Suède et en Norvège, et dès le VIIe siècle, l'idée chrétienne est répandue dans toute l'Europe.

***

C'est ainsi qu'à l'origine de l'histoire de tous les peuples européens, on trouve quelques hommes qui viennent seuls, au milieu des populations sauvages, apporter les principes du Christ, et engager la lutte entre le christianisme et le fétichisme, entre l'Esprit et la Matière. Tous ces hommes savent se faire écouter. Ils ont, sur tous ceux qui les approchent, une influence extraordinaire : ils ont le don de la parole et de la persuasion, et le cercle des nouveaux convertis s'élargit sans cesse autour d'eux.

L'Église nous a conservé le souvenir de ces pionniers, de ces inspirés qui, comme les apôtres des premiers jours, avaient des visions et entendaient des voix. C'étaient des médiums, constamment en relations avec les Invisibles et qui recevaient leurs conseils et la force nécessaire pour accomplir leur

mission si ingrate et si périlleuse. C'est ainsi seulement qu'on peut s'expliquer le courage de ces hommes, leur ténacité, l'ascendant qu'ils avaient sur les natures sauvages qu'ils voulaient convertir, et les résultats prodigieux auxquels ils arrivèrent.

***

Derrière ces militants qui forment l'avant-garde du christianisme, on voit s'élever des chapelles, des lieux de retraite et de prière.

Dans les endroits les plus reculés et les plus sauvages, dans les forêts et les montagnes où l'homme n'avait jamais pénétré, des chrétiens se réunissaient, construisaient quelques huttes, et commençaient à défricher le sol autour d'eux. Et ainsi, sur des milliers de points, les solitudes s'ouvraient à la vie. Au bout de quelque temps, un monastère s'élevait, et autour de ce monastère venaient se grouper des cabanes et se former des villages qui devaient devenir le noyau des cités. Dans chaque monastère, se trouvait une salle où on recevait les malades, les infirmes et les vieillards. Ce fut l'origine des hôpitaux. Cette institution née de l'idée de la fraternité humaine, était inconnue du monde ancien (1).

Tous ceux qui se réunissaient dans ces lieux de retraite s'efforçaient de mettre en pratique les enseignements du Christ. Dans ces réunions des chrétiens des premiers siècles, il n'y avait ni des paresseux, ni des inutiles comme il y en eut plus tard dans les couvents du moyen âge. A cette époque, tous travaillaient, tous se soumettaient aux plus rudes travaux. Pour eux, le travail était une œuvre sainte et méritoire, et ils répétaient ces paroles de Paul : « Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. » C'étaient des paroles bien nouvelles pour les Barbares qui regardaient le travail comme une œuvre servile indigne d'hommes libres.

Ceux qui avaient un peu d'instruction commençaient à copier les écrits des poètes, des historiens, des philosophes du monde qui venait de disparaître, et les chefs-d'œuvre de l'antiquité nous ont été conservés par ces travailleurs obscurs qui au fond des monastères s'occupaient à les déchiffrer. Sans eux les trésors intellectuels du vieux monde auraient disparu : ce ne sont pas les Barbares, ignorants et grossiers, qui auraient pu les sauver de la destruction et de l'oubli.

***

Un élan qu'il nous est aujourd'hui bien difficile de comprendre poussait toutes les âmes d'élite à se réunir pour travailler et pour prier.

(1) En Gaule, le premier hôpital fut fondé à Lyon en 542 par Childebert, premier fils de Clovis. Détruit et reconstruit plusieurs fois cet hôpital porte aujourd'hui le nom d'Hôtel-Dieu de Lyon.

Des monastères et des églises de plus en plus importants s'élevaient partout : et les Barbares s'arrêtaient étonnés devant la porte de ces sanctuaires où régnaient le travail et la paix, et ils écoutaient les paroles de bonté, de charité, de fraternité que ces hommes leur faisaient entendre.

C'est par ces dévouements obscurs, isolés, répétés à l'infini, que les chrétiens finirent par faire pénétrer leurs idées chez les Barbares. Ce fut l'œuvre lente de plusieurs générations, et les Esprits durent subir de nombreuses réincarnations avant d'arriver à comprendre les préceptes moraux que le Christ avait apportés. Ce n'étaient plus uniquement comme autrefois, des Esprits mauvais ou dégradés qui se réincarnaient pour continuer leurs existences vicieuses. Les nouveaux convertis revenaient sur la terre après avoir puisé de nouvelles forces dans l'invisible, et formaient une élite de pionniers plus instruits et plus forts. Et ainsi le niveau moral s'élevait insensiblement par cet échange incessant entre les deux mondes d'êtres de plus en plus évolués. Et l'esprit humain se transformait peu à peu, se purifiait, s'élevait et devenait meilleur.

On peut suivre cette transformation à travers les siècles. Elle est bien lente, bien faible, et elle semble parfois s'arrêter au milieu des horreurs du moyen âge. Mais sous l'impulsion de quelques âmes d'élite que l'on retrouve à toutes les époques, la marche en avant est toujours reprise, et la progression vers le Bien continue au milieu de tous les obstacles qui lui sont opposés.

*
* *

Lorsqu'on étudie l'histoire des premiers siècles de notre ère, on constate que pendant cette période le travail de l'esprit humain est un travail exclusivement religieux. Les grands penseurs et les grands écrivains de la Grèce et de Rome n'ont pas laissé d'élèves. Dans les arts, comme dans la littérature, la décadence est complète, et elle ira en s'accentuant pendant les invasions. L'intelligence humaine va rester dans le sommeil pendant des centaines d'années, jusqu'à l'époque que nous appelons la Renaissance : et pendant cette longue période, on verra très peu d'esprits élevés paraître sur la terre. Les hommes de ces temps barbares ne les auraient pas compris : — on ne trouve que des écrivains religieux qui défendent les grands principes du christianisme. — Le progrès moral devait précéder le progrès intellectuel.

Mais on trouve surtout des âmes dévouées, pleines d'ardeur et de foi, qui sans se laisser jamais abattre, sans jamais dévier de leur route, agissent continuellement sur les esprits par les leçons et par l'exemple. Leur idée dominante est de conquérir les Barbares à la foi chrétienne, et elles sacrifient tout à leur idée. Travail gigantesque qu'accomplissaient, — sans se douter des résultats immenses qu'ils allaient obtenir, — ces modestes pionniers, instru-

ments dont se servaient les directeurs invisibles pour élever le moral de l'humanité et préparer la civilisation.

***

C'est l'Église des premiers siècles, par les préceptes et la doctrine qu'elle répand, par les grands exemples que donnent la plupart de ces fidèles, — c'est l'Église qui dirige la marche de l'évolution spiritualiste et qui prépare la transition entre la barbarie et la civilisation moderne.

Le christianisme, comme l'a dit Victor Cousin, a été le fondement de la civilisation : c'est lui qui a créé les peuples modernes, c'est lui qui les conservera.

Paroles profondes dont nous pouvons aujourd'hui plus que jamais comprendre l'éclatante vérité.

Nous sommes au commencement d'une époque où les sociétés humaines vont se transformer dans des conditions que nous ne saurions imaginer. Mais nous pouvons penser que si les grands principes du Christ ne servent pas de bases aux sociétés nouvelles, celles-ci, — désagrégées peu à peu par les idées matérialistes, n'ayant plus d'autre frein que la force brutale pour réprimer les passions, — tomberont dans l'anarchie, et seront fatalement ramenées, au point de vue moral, à un état très voisin des sociétés barbares.

(*A suivre.*)

SENEX.

LA DÉFENSE

La parole de Léon Denis fait autorité. Mais les lecteurs comprendront qu'après ce réquisitoire, paru dans la Revue de février, il est juste que Miller, absent, ait, au moins, un défenseur.

Miller est un grand médium. Il a donné à Paris, chez M. Gaston Méry et chez Mme Noeggerath, deux séances irréprochables. Le contrôle a été rigoureux, minutieux, à tous les instants et les phénomènes ont dépassé les phénomènes obtenus dans les séances sans contrôle.

Le devoir des spirites sérieux est de ne jamais donner de séance *si le médium refuse d'accepter d'être surveillé.*

N'ayons jamais confiance. Notre confiance devient la complice de la fraude.

***

L'Évangile couvre le médium fraudeur. Il ne l'approuve pas ; il l'excuse.

Que sont ces Esprits — véritables personnalités — qui entrent dans les possédés et que le fluide du Christ peut chasser ?

En quoi celui qui est l'hôte involontaire de ces abominables entités, est-il responsable des actes qu'il est poussé à commettre ?

Je signale que l'irresponsabilité, affirmée par le Christ, dans *beaucoup de versets*, trouve sa confirmation dans la science contemporaine, qui prouve que le déterminisme est la vérité absolue.

DÈS L'INSTANT QUE JE N'AI CHOISI AUCUN DES ÉLÉMENTS QUI CONSTITUENT MON ÊTRE PHYSIQUE ET MORAL, comment puis-je être responsable de mes actes?

Je vous mets au défi de faire une réponse *acceptable* à cet argument. J'ajouterai : Le spiritisme prouve que l'on *prédit l'avenir*. Alors, comment pouvez-vous croire au libre arbitre !!

La formule de demain sera faite de la partie de l'Évangile, *délaissée dans le passé*, et de la science psychique, qui prouvera la fausseté des conclusions matérialistes. Le déterminisme en est la *sur-morale*. Il détruit *logiquement* la haine.

Il supprime le déshonneur des familles des condamnés.

Il rend impérieuse la nécessité de *préserver* nos frères du mal par l'éducation, l'hygiène, le bien-être.

L'Amour fera le reste.

ALBERT VALABRÈGUE.

NOTE DE LA RÉDACTION

Nous sommes tout disposés à accueillir et à publier, au sujet de Miller, les articles que nous recevons, *pour et contre*. Nos lecteurs apprécieront. Mais les témoignages qui s'élèvent contre lui sont tels qu'ils nous paraissent bien difficiles à réfuter.

Après M. A. Valabrègue, qui est un écrivain de haute valeur, un des champions du spiritisme, et qui aurait pu être président de la Société de Genève, si sa santé le lui avait permis, nous donnons la parole ou plutôt la plume à Mme Claire Galichon, auteur estimé de *Souvenirs et problèmes spirites*, de *Amour et Maternité*, ouvrage dont le succès a été grand. Mme Claire Galichon, elle aussi, a toujours défendu avec talent et loyauté les principes du spiritisme.

Lettre ouverte à M. Léon Denis.

Cher Maître,

C'est avec une grande et réelle satisfaction que j'ai lu votre déclaration si manifestement loyale au sujet de Miller dans la *Revue Spirite* du 1er février. J'avais acquis la certitude des fraudes de ce médium par le récit détaillé d'une séance donnée au mois de juin chez la Baronne D..., mais ayant su également que vous y aviez assisté *sans protester*, quoique le truquage fût, par moment, grossièrement visible, je fus ébranlée dans la confiance que vos admirables livres et conférences avaient su m'inspirer depuis fort longtemps dans votre jugement impartial.

Je devais moi-même assister à la séance donnée chez la Baronne D..., mais les circonstances ne m'ayant pas permis de profiter de l'occasion, pas plus que de l'aimable invitation reçue de M. Léopold Dauvil au Cercle Spirite, j'attendis avec impatience le récit des phénomènes par un témoin en qui je pouvais avoir foi, mon neveu, spirite convaincu, comme moi-même, et ardent défenseur de notre belle philosophie. Quel ne fut pas mon désappointement quand j'appris par lui que les soi-disant matérialisations n'étaient que des « Miller travestis », des fantoches faits de chiffons qui ne parlaient que le mauvais français du médium, son anglais américain, son patois allemand, qui ne chantaient que par son gosier et finalement éternuaient (*sic*) en s'enrhumant à force de s'habiller et de se déshabiller ; en somme, que le médium n'avait cessé de se trahir par une série de manœuvres suspectes dont notamment un des spectateurs, ayant fait défaut à la chaîne formée, put se convaincre « en touchant ».

Mais je passe ; mon but n'est pas de renforcer ce que vous avez dit, votre parole d'apôtre spirite n'a pas besoin d'être appuyée puisqu'elle ne peut créer le doute chez les spirites qui savent le sacrifice que vous vous imposez en démasquant publiquement un médium devenu célèbre, *mon but est de vous remercier publiquement de m'avoir rendu la confiance perdue.*

Tous les spirites savent ce que coûte le fait de se dire spirite. Pour ceux qui occupent une position dans le monde, l'étiquette spirite exige de l'héroïsme. De prime abord, on est taxé de niais ou de farceur et plus on parle de phénomènes convaincants comme ceux de la matérialisation des esprits, plus on s'expose aux attaques ; c'est alors qu'il faut pouvoir s'appuyer sur les grands auteurs spirites. Si ceux-là aussi se laissent tromper, il ne reste aucune preuve. Il faut donc que leur parole soit plus que parole d'Évangile ; ils ne doivent affirmer que, quand assurés par le contrôle le plus rigoureux ils ont vu et touché les matérialisations, constatées à côté ou à distance du médium *en trance et non perdu de vue.* Cette précaution n'a pas toujours été

prise et c'est ce qui a permis à la fraude américaine de prendre une grande extension. Moi-même, j'ai assisté chez feu la Duchesse de Pomar, à une habile et *très réussie* mise en scène de la médium William, démasquée plus tard par M. le Professeur Moutonnier, M. Leymarie fils, et les dames Raulot et Résilliot. Ni mon mari, ni moi, ni personne de l'assistance, alors très nombreuse, n'avions constaté la fraude ; *pourtant elle était réelle*, puisque j'ai pu, par la suite, examiner de visu tous les chiffons qui avaient servi à faire revivre « nos chers morts » (1). Ce souvenir n'est-il pas une preuve que les affirmations des uns ne sauraient prévaloir contre les dénégations des autres, *appuyées de preuves* ?

Je pense donc que, comme moi, tous les spirites sérieux applaudiront à votre loyale déclaration qui étaye celle faite préalablement par M. de Vesme, par M. Léopold Dauvil dans le temps, et plusieurs autres spectateurs par la suite. Puisse la franchise de ces chefs spirites prouver à tous les adhérents de la doctrine que « les faits » seuls passent dans les Annales du Spiritisme, que la fraude, toujours démasquée finalement, ne saurait y trouver une place stable !

CLAIRE GALICHON.

LETTRE OUVERTE

Paris, 18 février 1909.

Le Commandant P. Mantin, Président du Cercle Allan-Kardec,
à M. le Vice-Président Chevreuil, homme de lettres.

Mon cher Chevreuil,

Je ne serais pas surpris que vous et plusieurs membres du Comité du Cercle Allan-Kardec fussiez, depuis quelque temps, dans l'attente de l'offre de ma démission des fonctions de Président du Cercle.

Nommé du jour de sa fondation par un motif flatteur qui ne m'a jamais laissé insensible, c'est-à-dire par une sympathie unanime, j'aurais désiré demeurer toujours à la tête de votre Comité et de la phalange des spirites qui composent le Cercle, et parmi lesquels je suis certain de compter des amis toujours.

Malheureusement, lorsque, dans un appareil, la pièce principale devient défectueuse, il est de toute nécessité de la remplacer, et j'avoue très sincèrement que, depuis plusieurs mois, j'ai été, pour des causes indépendantes

(1) Voir compte rendu de cette séance, *Revue spirite*, décembre 1894.

de ma volonté, placé dans l'impossibilité de remplir mes devoirs de Président. J'ai tout lieu de craindre que les mêmes motifs ne subsistent encore durant quelques mois et ne me tiennent éloigné de vous.

Des amis que j'ai consultés à ce sujet, ont, assez judicieusement, pensé que la publication de la lettre de l'un de nos Présidents d'honneur et mon ami, Léon Denis, concernant le médium Miller, avait pu dicter ma détermination.

Je ne vous cacherai point qu'après avoir douté de Miller et n'avoir pas craint de l'écrire, j'avais eu la loyauté de reconnaître à la suite de séances contrôlées, surtout après celle de mai 1908, que je ne pouvais plus douter des phénomènes qualifiés merveilleux dont mes sens non hallucinés m'avaient fait l'un des nombreux témoins. Je citerai, entre autres, l'apparition de la petite fillette que Mme Simon, sa mère, heureuse et angoissée, a tenue dans ses bras en présence de 38 personnes.

Je rappellerai les feux follets qui furent visibles en certaine séance au-dessus des têtes des assistants et que je ne saurais, en mon âme et conscience, accuser le médium d'avoir pu engendrer. En ce qui concerne l'apparition de la jeune fille américaine, Lily Roberts, je ne me crois pas assez naïf, après avoir pressé la main mignonne et fine de cette « miss » revenue un instant de l'au-delà, pour avoir pris le solide muscle mamellaire d'un homme de la taille de Miller pour le sein d'une femme. Léon Denis, qui était assis près de moi et que j'ai senti ému du geste qu'il trouva plein d'innocence chez cette apparition dont la taille, au-dessous de la moyenne, et la complexion étaient si féminines, ne m'a pas, ce soir-là, exprimé autre chose qu'un sentiment d'admiration très motivée.

Certes, il est loin de ma pensée de démentir M. de Vesmes lorsqu'il cite ceux et celles qui ont cru voir le médium tricher, mais j'éprouve une peine réelle, après l'accueil si chaleureux fait partout à Miller, après le banquet qui lui fut offert la veille de son départ pour l'Amérique et que je présidais, en songeant au bijou de valeur que je fus prié de lui remettre comme prix de son désintéressement, enfin, après les preuves de sympathie que, dans leur enthousiasme, plusieurs spirites aujourd'hui ses contempteurs les plus acharnés, lui manifestèrent en l'accompagnant au Havre jusque sur le transatlantique qui allait emporter le médium, j'éprouve, dis-je, du chagrin d'entendre et de lire ce que disent et écrivent ses admirateurs et ses admiratrices d'antan. Nous n'ignorons point que le diamant le plus pur est recouvert d'une gangue souvent épaisse; ainsi m'ont apparu Eusapia Paladino et Miller.

Je fais des vœux pour que le médium franco-américain revienne en France et accepte désormais, ainsi que je le lui ai dit dans l'allocution ultime qu'il eut à subir de moi, un contrôle sévère et constant qui laissera parfois ses pouvoirs improductifs de manifestations qu'il ne pourra remplacer par

l'emploi de « trucs », mais qui ne pourra jamais arrêter la production de ces faits merveilleux que trop de témoins mettent en oubli pour ne se souvenir que de tricheries mal constatées.

Cette suspicion jetée sur Miller ne m'empêcherait pas de le présenter de nouveau aux spectateurs du Cercle Allan-Kardec, dont pas un seul, j'ai l'orgueil de le croire, n'a supposé qu'en invitant ce médium toujours tant désiré, je pouvais admettre qu'il trompât mes amis. S'il a fait cela quelquefois, je lui en laisse tout le remords, et j'ose affirmer que s'il affronte de nouveau la scène demi-obscure, c'est qu'il aura consenti à être mis dans l'impossibilité de renouveler le « bluff américain ». Donc, je le répète, l'article de Léon Denis n'est pour rien dans ma retraite. Je vous prie, mon cher Chevreuil, de faire accepter purement et simplement ma démission de Président du Cercle Allan-Kardec, ainsi que j'ai prié M. Paul Leymarie d'agréer celle de Rédacteur en chef de la *Revue spirite*, par cette seule raison que, contraint de m'absenter souvent de Paris pour une cause toute familiale, je ne puis plus longtemps accepter un poste d'honneur où je ne pourrais briller que par mon absence.

Je n'ai pas le droit de désigner mon successeur, le Comité et les membres du Cercle Allan-Kardec sauront le choisir digne d'eux. Je rentre dans le rang où je remplirai ma place toutes les fois que cela me sera possible, et j'y apporterai toujours la seule chose qu'on ne me refusera pas d'avoir montrée depuis trois ans, le dévouement le plus sincère.

Veuillez, en vous faisant l'interprète de mes regrets, agréer, mon cher Vice-Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

PAUL MANTIN,

Chef de Bon d'Infrie de Marine en retraite,
Chevalier de la Légion d'honneur.

Conférence faite par Madame d'Orino au Cercle Allan-Kardec

Le vendredi 5 février 1909.

Propagation du Spiritisme

Mesdames, Messieurs.

Prologue. — En venant aujourd'hui prendre la parole au milieu de vous, j'obéis d'abord à un sentiment dicté par le devoir que m'imposent mes convictions spirites et ensuite au désir ardent que j'ai de répandre autant que possible la philosophie qui m'est chère.

Je devine par avance les réflexions de beaucoup d'entre vous. Vous penserez que je m'adresse à des convertis, à des croyants, instruits déjà de toutes les particularités du spiritisme, à des expérimentateurs dévoués et zélés, et qu'en somme je ne peux nullement prétendre les instruire par la causerie à laquelle je les ai conviés.

C'est vrai, aussi n'est-ce pas aux membres du cercle Allan-Kardec que je m'adresse spécialement. Leur présence ici me flatte et m'encourage, mais je les invite surtout à m'entourer, à être les témoins de mes affirmations et à m'aider par leur bienveillante sanction dans la tâche que je poursuis.

C'est une belle et noble pensée qui a dicté l'édification d'un cercle spirite, terrain neutre et fraternel tout à la fois, où les adhérents, à quelque degré qu'ils appartiennent, trouveront un centre de réunion et d'expériences en même temps qu'une société d'études psychiques absolument désintéressée et décidée par avance à solliciter le phénomène avec toute la loyauté et l'impartialité nécessaires à une bonne expérimentation. Il est donc à désirer que le cercle vive et progresse et que, semblable à ses frères d'Amérique, il réunisse un grand nombre de membres intelligents, heureux de pouvoir étudier dans des conditions exceptionnelles les grands problèmes de la vie future qui nous intéressent tous également, puisque l'événement qui tranchera notre vie terrestre est le seul qui soit commun à tous les hommes, sans distinction de rang ni de fortune.

Ils sont bien peu nombreux ceux qui ne veulent pas fouiller l'avenir. Car, si déjà nous l'escomptons dans notre vie présente, si nous cherchons sans cesse à lever un coin du voile qui nous cache le DEMAIN, combien ne sommes-nous pas plus avides de savoir ce qui se passera en dehors du monde connu de nous, dans cette sphère insoupçonnée que notre imagination ne peut créer comme elle crée l'événement supposé, espéré ou redouté qui nous guette dans les jours futurs de notre existence terrestre ?

Les religions diverses qui se partagent le globe ont paru répondre à cette question par l'édification de leurs dogmes mais leur œuvre est incomplète, parce qu'elle est quelquefois sortie de la vérité ; elle s'est encombrée d'exagérations et de fables qui ont subsisté pendant des siècles et qu'aujourd'hui tout le monde discute ou rejette. Ouvertement ou non, sans souvent s'en rendre compte, on discute avec soi-même, on interroge sa raison, sa logique, et on fait un triage de ce qui semble absurde et de ce qui au contraire s'impose à notre intelligence. Mais ici surgit une grande difficulté. Lorsque ce travail intime est accompli et qu'on est persuadé d'avoir épuré sa philosophie en n'en conservant que la quintessence, on s'aperçoit, avec terreur, qu'on a éliminé tout ce qui était prouvé faux, par la science et la logique, mais que la vérité reconnue et acceptée ne repose pas toujours sur des preuves absolues, indiscutables, l'on est effrayé en pensant que ce qui a été

conservé aujourd'hui sera peut-être rejeté demain, faute de preuves suffisantes, et que l'âme, qui pendant de longues années a cru se sentir animée d'une parcelle divine, peut voir s'effondrer toutes ses espérances dans l'horreur du néant.

C'est au moment précis où l'âme humaine devient chancelante, qu'il faut l'inviter à se tourner vers le spiritisme, puisque c'est là seulement qu'elle peut rencontrer la preuve qui doit lui rendre la confiance perdue.

Elles sont légion ces âmes désemparées, et bien que toutes ne veuillent pas convenir de l'angoisse qui les étreint parfois, il est facile de la percevoir, ne serait-ce que dans cette curiosité un peu avide qui dicte des paroles dans ce genre:

« Je voudrais bien voir un phénomène ? »

Ou encore : « Ce doit être très intéressant, mais où et comment s'instruire ? »

Il est aussi à remarquer qu'en général, la première fois qu'on parle spiritisme à des personnes non initiées, elles sourient en répondant : « Ah oui ! les tables tournantes ! » Et il en est peu qui par ce sourire n'évoquent une séance fantaisiste, organisée en un soir de désœuvrement, ou survenue comme à propos d'une histoire de spiritisme racontée par un invité. Généralement aussi, les conditions dans lesquelles se fait l'expérience, la mentalité des assistants, décidés avant tout à rire et à s'amuser, la présence inévitable d'un mauvais plaisant, transforment cette prétendue séance en une demi-mystification où le phénomène, produit quelquefois par des esprits de dernière catégorie, est confondu avec l'aide obligeante du Monsieur qui pousse la table pour lui faire commettre des indiscrétions et dire des inconvenances.

Il n'est pas étonnant que ceux qui ne connaissent du spiritisme que ces plaisanteries d'un goût douteux sourient lorsqu'on leur en parle pour la première fois. Il s'agit alors de redresser leur jugement faussé, et de leur expliquer que nulle expérience de ce genre ne mérite d'être prise en considération, de les inviter à étudier et à chercher eux-mêmes des preuves plus sérieuses.

Mais encore une fois où aller chercher ces preuves ? où puiser cette instruction, si ce n'est dans un centre comme celui-ci?

Cependant il faut encore faire une restriction. Les études et les conférences du cercle Allan-Kardec s'adressent surtout aux adeptes, à ceux qui s'occupent de ces questions depuis un temps plus ou moins long, et c'est pourquoi il me semble aujourd'hui que je comble une lacune en venant parler du spiritisme à ceux qui nous honorent ce soir d'une visite, à une société dont une grande partie n'est pas encore très initiée et demande à être amenée au point où elle pourra marcher dans la voie des investigations et aborder l'étude approfondie de la doctrine et des phénomènes qui en établissent la preuve.

Lisez, lisez beaucoup, diront quelques adeptes aux néophytes désireux d'entrer dans la voie spirite, et de fait, la bibliothèque psychique est assez nombreuse, assez complète, pour qu'en la fouillant chacun puisse trouver la réponse à ce qu'il cherche.

Mais pour lire il faut du temps, beaucoup de temps même, et nous vivons dans un siècle où les occupations multiples, le *struggle for life*, comme disent les Anglais, ne laissent que peu d'heures pour la lecture. L'enseignement synthétique se généralise, laissant à chacun dans la suite, la liberté de choisir telle ou telle branche pour l'approfondir à son aise.

Je n'ai pas la prétention de synthétiser tout l'enseignement spirite en une seule causerie, mais je voudrais cependant vous donner un aperçu qui vous permette de faire un choix éclairé parmi les livres parus et de les lire sans que des lacunes regrettables vous privent du plaisir de goûter tout l'intérêt qu'ils recèlent.

Ceci dit, notre causerie comprendra deux points que je désire traiter.

Premier point. — Je vous montrerai qu'on peut appartenir à une religion quelconque et être spirite. Puis, dans le :

Deuxième point. — Nous dirons qu'il y a trois raisons qui nous engagent à propager le spiritisme :

1° Parce qu'il combat le matérialisme ;

2° Parce qu'il amène le progrès humain, entraînant le progrès social ;

3° Et enfin parce que le spiritisme donne l'espoir et la consolation.

Et tout d'abord je commencerai par rassurer les consciences des personnes attachées à une religion quelconque et qu'un vague scrupule retient sur le seuil du temple où se cache la lumière de vérité. Ceux qui ne veulent pas s'occuper du spiritisme dans la crainte d'offenser Dieu ressemblent à l'homme qui refuse de manger dans la crainte de s'empoisonner, ou de marcher pour ne pas se casser la jambe.

N'ayez donc aucune crainte vous tous que le baptême a enrôlés dans une corporation catholique ou protestante, car rien ne vous empêche d'être à la fois chrétien et spirite, de même que rien n'exclut de notre chère philosophie les israélites, les mahométans, les bouddhistes, en un mot les croyants de toute divinité.

Dieu est SEUL, il est l'UNIQUE et comme tel il appartient à toutes les croyances spiritualistes. qui ont traduit son nom de différentes manières et lui ont voué un culte approprié au temps de cette édification et aux mœurs des pays où elle a été établie.

TOUT se réduit à cette simple affirmation et vous en conviendrez avec moi quand nous aurons un peu fouillé la question.

En effet que se passe-t-il quand un tribunal recherche la cause d'un délit, quand un historien veut établir un fait passé, d'une manière certaine. De

quelle façon s'y prend-on, en un mot, quand on veut connaître la vérité sur un sujet quelconque ?

On fait une enquête, on interroge de tous côtés ceux qui sont documentés. On groupe les dépositions et on se fait une opinion d'après la majorité. Si tous se mettent d'accord sur un point, ce point sera établi d'une manière définitive, et si quelques avis diffèrent sur d'autres points, ces points resteront douteux. C'est bien clair.

Eh bien c'est ce qui se passe si nous interrogeons les adeptes des différentes religions ou philosophies qui se partagent l'univers, quelques points sont affirmatifs sur le monde entier et ces points sont :

1° L'existence d'un principe éternel, maître de l'univers ;

2° L'existence d'un corps fluidique étroitement uni au corps physique pendant la vie ;

3° La persistance du moi conscient après la mort et la survivance de l'âme.

Que ce principe éternel s'appelle Dieu, Allah, Brahma, peu importe, ce ne sont là que des dénominations qui toutes ont la même signification.

Que le corps psychique s'appelle âme, périsprit, double, corps astral ou même substance odique, il est le moule sur lequel s'est adapté notre enveloppe matérielle et qui après la destruction de notre chair doit poursuivre sa vie dans l'éternité.

La voilà donc la lumière ! la voilà la vérité, la SEULE qui compte, la SEULE qui existe et dans laquelle se rencontrent tous ceux que l'idée spiritualiste gouverne, et voilà pourquoi vous pouvez être catholiques, protestants, juifs ou mahométans et revendiquer hautement votre titre de spirite.

On pourrait me répondre qu'à ce compte-là, tous les hommes devraient être frères en religion et qu'on ne devrait pas croire à l'infériorité de ceux attachés à une croyance différente de celle qu'on professe.

Certes oui ! aussi est-ce une grosse faute que cette intransigeance qui heureusement tend à disparaître de tous les milieux intelligents, et qui dans l'avenir est appelée à faire place à une tolérance absolue, basée sur la fraternité qu'est venue prêcher le Christ et qu'on a dans la suite si mal interprétée.

Cependant il suffirait de jeter un regard en arrière pour constater combien se ressemblent toutes les paroles des Messies.

Tous ont donné l'exemple de la charité, du renoncement et aussi bien Bouddha, quittant son palais pour venir souffrir avec ses frères, que Jésus confondu dans la foule plébéienne et choisissant ses amis parmi de simples pêcheurs, *tous* sont venus donner l'exemple de l'humilité, de l'altruisme et du détachement des choses périssables. *Tous* ont édifié sur les mêmes bases une morale qui, à quelques détails près, se ressemble étrangement et prouve que c'est encore là un point sur lequel peuvent se rencontrer en

toute égalité, les hommes de bien de toute nationalité, de toute latitude et de toute religion.

Ainsi nous voici d'accord sur les points principaux, et lorsque nous aurons étudié les détails qui séparent les religions du spiritisme, nous verrons qu'il y a là bien plus un manque d'entente qu'une véritable divergence d'opinions.

En effet, que nous promettent les religions après la mort? La récompense ou la punition selon que notre vie aura été bonne, mauvaise ou médiocre.

Trois états sont affectés à ces dispositions de l'âme : l'enfer, le purgatoire, le paradis.

Que nous dit le spiritisme ?

La récompense basée sur les mérites et *surtout* sur les efforts, car nous prêtons à Dieu infiniment plus de bonté et de perfections que ne lui en octroient les croyances catholiques. Nous nous l'imaginons avec raison mille fois plus parfait que le meilleur et le plus charitable des humains, et comme tel, nous n'admettons pas qu'il inflige un supplice éternel pour une faute temporaire qui ne l'atteint pas, alors que tant d'hommes généreux seraient incapables de vengeance même envers leur pire ennemi.

Est-ce à dire que nous ne devions pas attendre de punitions de nos fautes? Non, car toute philosophie qui ne s'appuie pas sur la morale et la responsabilité ne peut engendrer que de rares mérites et partis tous de la divinité nous devons revenir à elle par la voie du progrès incessant, mais le rachat de nous-même nous est offert par la réincarnation, dont il est parlé plusieurs fois dans l'Évangile et il nous suffit de jeter un regard autour de nous sur les misères environnantes, pour nous convaincre que si les flammes de l'enfer et du purgatoire sont des conceptions moyennageuses, l'expiation existe et qu'elle est parfois bien pitoyable, bien effrayante à considérer. Elle est même si impressionnante et si cruelle que nous fuyons parfois égoïstement les milieux où elle sévit implacablement. Mais l'idée de justice subsiste et si de pauvres êtres ont souffert dans une réincarnation douloureuse, la mort est là qui les libérera et permettra à leur âme de franchir une zone qu'elle n'aurait pu atteindre avant.

Oui nous avons besoin d'être soutenus dans la vie par une espérance sublime, capable de nous faire accomplir des prodiges de devoir, et nous avons besoin aussi, pour former des consciences, d'enseigner la responsabilité qui incombe à l'homme et les dangers vers lesquels il se dirige, s'il méconnaît la loi de progrès à laquelle nous sommes tous soumis sans exception. Écartons, si vous le voulez bien, le mot punition qui n'existe pas dans la philosophie spirite et remplaçons-le par ceux de responsabilité et de conséquences, qui sont infiniment plus justes. En effet comment Dieu pourrait-il punir éternellement des êtres imparfaits ou indignes, victimes de la faiblesse de

leur nature. Pourquoi l'homme serait-il chatié de n'avoir pas eu l'héroïsme de lutter contre cette nature perverse, au milieu des exemples les plus pernicieux ?

Non, l'éducation de l'homme se fait par sa propre expérience, car il est bien prouvé que l'expérience des autres ne sert jamais.

L'homme a besoin d'apprendre lui-même à se conduire ; il l'apprend au cours de sa vie incarnée par le rejaillissement de ses actes sur lui-même, par les réflexions que lui inspirent les imperfections et les vices de ses frères, dans le coudoiement incessant de l'existence commune ; il l'apprend dans l'au-delà au moment où le lien vital étant brisé, il subit une loi qu'on pourrait appeler la pesanteur des âmes; il l'apprend, lorsque son esprit subtil et éthéré, remontant comme un liège à la surface de l'eau, s'élève rapidement vers des sphères appropriées à son évolution, ou que tout au contraire, sa matérialité, ses attaches charnelles et ses vices, empêchant cette ascension, l'enchaînent à la planète qu'il veut quitter en vain et le forcent à en subir encore les tentations, les désirs inassouvis et les souffrances matérielles.

Enfin ces mêmes conséquences d'une existence mal employée, l'obligeront à reprendre un corps matériel dans des conditions qui le mettent à même de vaincre ses fâcheuses tendances.

Ainsi s'échelonne le progrès.

L'homme à qui Dieu promet l'éternité a devant lui le temps pour effectuer ce progrès, et l'Être Suprême ne lui refuse aucun des moyens par lesquels il lui sera donné de rapporter un jour vers Dieu une âme digne de sa gloire.

Ne sentez-vous pas toute la grandeur de cette croyance, toute sa merveilleuse logique, et n'est-elle pas mille fois plus en harmonie avec la puissance et les perfections du promoteur de la vie universelle que les croyances inquisitoriales d'un enfer sorti de l'imagination des hommes et dicté par leur cruauté ?

Que nous dit encore le spiritisme ?

Il nous dit que nous retrouverons ceux qui nous sont chers et qui ont déjà quitté ce monde. Bien mieux ! Il nous dit que nous n'en sommes pas séparés, comme nous pourrions le croire, et qu'ils sont autour de nous invisibles, impondérables, mais non pas **insoupçonnables** ; là est une grande différence que je veux vous signaler.

Je mets en fait qu'il n'est pas ici ou dans une assemblée quelconque une seule personne qui, mise sur le chapitre du « Merveilleux » (nom qu'on donne volontiers aux sciences occultes) ne puisse à l'instant même raconter un fait étrange arrivé à elle ou à ses proches et relevant de ce mystérieux domaine.

Essayez dans un salon, dans une réunion privée, dirigez la conversation vers ce point, vous verrez surgir de toute part des anecdotes, des récits plus ou moins troublants pour les non initiés, et que nous autres spirites

expliquons très simplement, et il ne faudra pas vous étonner d'entendre telle ou telle personne faisant foi de matérialisme débuter ainsi :

« Moi je ne crois pas à tout cela, pourtant il m'est arrivé une chose bizarre, (suit le récit d'un fait tout à fait spirite avec ces mots comme péroraison) :

« Je ne me suis jamais expliqué la chose, et je n'ai même pas cherché à me l'expliquer, sans quoi j'aurais probablement découvert sa cause dans un ordre d'idées tout à fait naturel. »

Alors, pourquoi appeler cela un fait bizarre ? Pourquoi surtout le raconter au cours d'un entretien sur le spiritisme ? Pourquoi le mentionner si on ne peut fournir immédiatement la preuve de sa cause toute naturelle et dépourvue de spiritualisme ?

Ici il faut faire entrer en ligne de compte l'illogisme, et surtout l'évidence d'une croyance voulue ou non, consciente ou non chez l'homme en général, même chez celui qui affiche l'athéisme le plus invétéré, car souvent l'athée n'écarte le prêtre que pour mieux contempler Dieu.

Je répéterai donc que si nos chers disparus sont invisibles pour la généralité, s'ils sont impondérables sur le plan que nous habitons et qu'ils ont quitté, ils ne sont insoupçonnables pour aucun de nous. Nous les devinons à nos côtés, notre raison et notre logique ne peuvent admettre que tendrement attachés à nous jusqu'à leur dernier soupir, cette séparation de la matière qui rend à l'âme toute sa prépondérance et doit élever ses sentiments, la plonge dans un égoïsme et une indifférence capables de se désintéresser immédiatement de nos larmes, de nos épreuves, de notre souvenir attendri, pour ne songer qu'à une béatitude en elle-même et pour elle seule.

Cependant, me direz-vous, si l'on a souffert, acquis des mérites, il est bien juste qu'on en soit récompensé, qu'on trouve le repos, et qu'on soit délivré des tribulations inhérentes à la terre. Faut-il donc souffrir encore pour ceux qu'on a aimés tout comme on l'a fait pendant la vie ?

Non, rassurez-vous. Le bonheur qu'on a mérité n'est pas empoisonné par les épreuves de ceux qui restent. Sortis de la prison du temps nous planons dans l'infini. La grande ville dont l'étendue a lassé notre marche, et dont nous n'entrevoyons pas les limites, lorsque, piétons fatigués, nous en parcourions les places et les interminables rues, devient un point dans l'espace, si nous la considérons d'un endroit élevé. L'aéronaute ne l'a pas plutôt signalée que déjà il voit les champs, les bois, les coteaux qui lui succèdent. Ainsi est l'au-delà.

L'esprit désincarné assiste au tournoiement du kaléidoscope qu'est une vie humaine. S'il partage son existence astrale, entre les séjours lumineux où son âme goûte la récompense méritée et la terre où s'agitent encore les amis restés en souffrance, il peut le faire sans nous sacrifier son bonheur.

Son progrès n'en est que plus rapide ; et s'il nous console, s'il nous aide il a encore fait une œuvre charitable qui lui sera comptée.

Ceci nous amène à parler des expériences spirites et des communications, sujet à peine effleuré au début de cette causerie.

Le désir de communiquer avec les esprits est dicté, soit par un grand désir de sonder le problème de l'avenir *post mortem*, soit par celui de reprendre contact avec des êtres chers enlevés à notre affection.

Mais comment faire pour entrer en relation avec les invisibles?

Il y a bien des êtres considérés comme privilégiés et qu'on appelle médiums, mais où les trouver quand on ne fait partie d'aucune société spirite?

Certes oui il y a des êtres plus particulièrement doués sous ce rapport, mais ils ne sont pas réunis en corporation, ces organismes un peu anormaux se rencontrent dans tous les milieux, dans toutes les sociétés et, il n'est pas impossible que vous découvriiez en vous-mêmes les facultés souhaitées.

Je vais plus loin et j'affirme, qu'il est impossible que des chercheurs consciencieux, patients, tenaces, persévérants, n'arrivent pas par un petit groupement, et des séances régulières et recueillies, à obtenir dans un temps relativement court, des phénomènes fort intéressants, car nous possédons tous dans notre nature astrale, des embryons de médiumnité plus ou moins extériorisables, et il suffit souvent d'en chercher l'éclosion pour voir nos efforts couronnés de succès. Souvent même le résultat désiré arrive au moment où on y pense le moins et où on se décourage presque de la longue attente.

Cela vient souvent à la suite d'une prière plus fervente, d'un élan de l'âme.

Tout à coup la récompense arrive, les efforts sont couronnés de succès et le phénomène se produit.

Il ne faut jamais se décourager et toujours persévérer.

C'est ainsi que tant de personnes sont arrivées à la croyance, à la conviction entière, dans les groupes privés où chacun expérimente avec la certitude que le jour de la réussite arrivé il ne soupçonnera personne de l'avoir mystifié.

Mais l'effort commencé s'arrête trop souvent en si bon chemin. L'égoïsme d'une part, le respect humain de l'autre, empêchent les nouveaux adeptes de faire partager à leurs relations, à leurs amis la nouvelle science étudiée, on se cache, même des recherches faites dans ce sens, on évite d'aborder ce sujet, et on enraye ainsi les progrès d'une philosophie à laquelle le monde entier devrait appartenir, et cela pour plusieurs raisons.

(*A suivre*) Mme D'ORINO

La montagne accouche d'une souris

Enfin!... Après trois années d'expérimentation, suivies de treize mois de méditation, l'*Institut Général Psychologique* va laisser paraître son rapport sur un certain nombre d'expériences faites avec le médium Eusapia Paladino.

Nous nous doutions déjà de ce que pouvait être ce compte rendu : il ne trompe pas tout à fait notre attente, mais il ne répond pas tout à fait à notre curiosité. Sans affirmer quoi que ce soit, il ne nie rien ; et il conclut sans conclure.

Je vous avouerai que, moi-même, j'en parle sans être tout à fait certain, parce que je n'ai connu ce rapport que par la voix d'un conférencier admirablement choisi pour la circonstance. C'était un conférencier symbolique. Il ne parlait pas tout à fait bas, mais il ne parlait pas non plus tout haut. Il ne paraissait pas s'adresser tout à fait au public, mais il semblait se dire ces choses à lui-même ; il ne paraissait pas tout à fait convaincu, mais il n'était pas non plus sceptique. Enfin on entendait bien sa voix, mais on ne savait pas toujours ce qu'il voulait dire. Ses réticences pouvaient s'interpréter dans un sens, mais on pouvait aussi les interpréter dans un autre ; et quand il attirait notre attention sur un point, qui n'était pas tout à fait bien expliqué, nous ne savions point s'il entendait souligner un fait caractéristique, ou bien s'il voulait esquisser un soupçon.

A part cela nous fûmes parfaitement documentés. Trois séries d'études, quarante-trois séances en tout.

Nos sens, sans être tout à fait trompeurs, peuvent être trompés ; c'est pourquoi, au dire de ces messieurs, il est de toute nécessité de n'employer, à ces besognes, que des appareils enregistreurs pour vérifier les phénomènes, parce que ces instruments ne sont pas susceptibles d'hallucination.

Et je n'ai pas besoin de vous dire quelles précautions furent prises, non seulement pour exercer un contrôle sévère, mais encore pour assurer le fonctionnement des appareils spéciaux qui enregistraient les mouvements de la table, les variations du poids du corps d'Eusapia... etc... etc... Seulement je dois vous avertir que, si ces précautions offrent toutes garanties, elles ne firent pas encore la certitude. Pour que l'attention des contrôleurs ne soit point distraite par les appareils enregistreurs, les fils qui reliaient ceux-ci aux objets à contrôler traversaient le mur pour aller impressionner les tambours de Marey dans la pièce voisine. Là, des physiciens consommés relevaient les indications de ces instruments délicats sans être distraits, de leur côté, par la vue du phénomène.

Un dispositif ingénieux permettait d'enregistrer séparément le mouvement

de chaque pied de la table. C'est-à-dire que le poids de la table au repos arrêtait le contact, que le soulèvement de la table le rétablissait, et chaque pied avait son graphique dessiné sur le tambour.

De cette façon on pouvait contrôler, en confrontant le graphique des appareils avec le témoignage des sens; mais pas absolument. En effet on n'est jamais placé de manière qu'on puisse apercevoir les quatre pieds d'une table simultanément; et quand l'appareil enregistre ce quadruple résultat, on ne peut pas dire que le témoignage de la machine soit confirmé par le témoignage des sens. Ainsi cette preuve matérielle qui est de nature à supprimer le doute ne le supprime pas complètement.

Bien plus, aucun des deux témoignages ne confirme l'autre et, après nous avoir dit que l'emploi de ces appareils était de toute nécessité, on ajoute qu'ils servent à pas grand'chose, parce que si Eusapia, au lieu de soulever la table au moyen de sa faculté médianimique, la soulevait par ses propres moyens, le tambour de Marey fonctionnerait tout de même.

Car, nous a dit le conférencier, nous pouvons être hallucinés !... Et si ces messieurs n'ont pas été hallucinés quant au soulèvement de la table, rien ne prouve que M. d'Arsonval n'a pas été halluciné en croyant tenir la main droite d'Eusapia, et que M. Youriévitch n'a pas été distrait en croyant tenir la main gauche.

On peut continuer comme cela pendant longtemps, et cela continue. Et ça ne s'arrête que pour recommencer. Et ce pauvre tambour destiné à donner une preuve absolue n'a rien prouvé tout à fait.

***

Il y a un chapitre consacré à la supercherie, comme bien vous pensez. Ce n'est pas qu'on affirme absolument la fraude mais on ne peut pas la nier tout à fait. Ici la critique devient plus facile parce qu'on n'a plus besoin du tambour. Il faut d'abord savoir que les contrôleurs, chargés du contrôle, ne contrôlent pas tout à fait. Ils rendent à Eusapia la liberté de ses mouvements et, pendant ces intervalles où le médium esquisse des gestes douteux, ils observent ; de là ils tirent des conclusions qui, sans être tout à fait justes, ne sont pas tout à fait dénuées de fondement. Dans un de ces moments-là un contrôleur a même cru voir la main d'Eusapia, très près du tablier, au moment où la table se soulevait. On comprendra que ce soupçon infirme tous les autres cas, sans les infirmer complètement.

Le plus grave c'est le tour du cheveu. Eusapia n'a jamais pu le réussir ; chaque fois qu'elle s'est trouvée dans des milieux scientifiques il y a toujours eu un moment où elle a été amenée à paraître se servir d'un cheveu. A chaque fois le regard sévère du contrôleur l'a couverte de confusion, toujours

elle récidive. Ce cheveu il est dans M. de Rochas, il est dans Flammarion, il se retrouve dans le rapport de l'Institut Général Psychologique. Mais l'a-t-on prise en flagrant délit? — Pas tout à fait; c'est-à-dire que le pèse-lettre, qu'on l'a soupçonnée d'avoir remué avec un cheveu, n'a plus bougé après qu'on eut enduit le plateau de noir de fumée. Un autre examinateur est encore plus explicite, il l'a vu. Il a vu le cheveu dans l'obscurité ; d'abord il crut qu'un fluide lumineux se dégageait du bout des doigts d'Eusapia, puis il a décidé que c'était la lumière du cheveu qu'il avait vu luire dans l'obscurité. Dans ce cas là les sens ne nous trompent plus, l'hallucination due à l'attitude expectante d'un sceptique n'est plus admissible ; cependant comme le tambour de Marey n'a pas enregistré les mouvements du cheveu, comme aucun prisme spectroscopique n'en a décomposé la lumière, nous aurions souhaité que l'observateur saisisse ce cheveu, entre le pouce et l'index, pour nous le montrer tout à fait.

Ce cheveu, sans avoir une grande importance par lui-même, en a une très grande dans ses conséquences ; que croire désormais des soulèvements de table, enregistrés par l'appareil de Marey, alors qu'elle était chargée d'un poids de dix kilos, et qu'Eusapia était parfaitement tenue des deux mains ? On peut avoir vu le cheveu et n'avoir pas vu la ficelle; l'appareil, qui n'enregistre pas l'un, n'a pas enregistré l'autre. S'il y a un cheveu quelque part, il peut y avoir des cheveux partout; et ce raisonnement, sans être tout à fait probant, n'est pas, non plus, tout à fait illogique.

Cruelle énigme !... Et comme la conscience scientifique est un lourd fardeau !...

Il faut cependant rendre hommage à l'éclatante impartialité du rapport. Sans mécontenter personne, il ne satisfera pas tout le monde, et, sans faire avancer la question, on ne pourra pas dire qu'il la fait reculer. Seulement ceux qui attendaient avec anxiété ce verdict suprême de la Science, y trouveront peut-être de quoi éclairer leur conscience, mais pas tout à fait!

Après les appareils enregistreurs, qui devaient nous donner la preuve irréfutable et définitive que ne pouvaient pas fournir nos sens, nous avons un autre témoignage, celui de la photographie.

Ah celui-là donne des preuves positives ! — Oui, à condition qu'une photographie soit bien réussie ; mais celle que nous a montrée le conférencier ne l'était pas tout à fait Sans cela on aurait eu la preuve d'un guéridon soulevé au-dessus de la tête d'Eusapia. Il y a deux épreuves, l'une de face, l'autre prise de profil ; l'importance de ces épreuves dépend de la qualité du contrôle qui était exercé à ce moment-là ; mais, là-dessus, l'orateur ne s'est pas expliqué tout à fait. J'ai cru comprendre qu'il faisait des réserves en disant que le plateau du guéridon portait sur la tête du médium, que les pieds

touchaient son dos, ce qui était vrai perspectivement, mais, ce qu'il en voulait conclure, personne ne l'a compris absolument.

Cependant, direz-vous, ce rapport doit présenter quelque conclusion. Oui et non ; c'est-à-dire, pas tout à fait. — On conclut bien qu'il y a des phénomènes réels, mais on n'en confirme aucun particulier. Quoique sage cette réserve est un peu folle, puisqu'elle a l'inconvénient d'affirmer des conclusions qui ne reposent sur aucunes prémisses (1). Ainsi il y a des phénomènes certains, voilà la conclusion. Mais sont-ce les coups frappés ? Sont-ce les mouvements de table? Sont-ce les attouchements? — Nous ne savons pas, pour le moment, quel est celui de ces phénomènes qu'on peut affirmer tout à fait. On en affirme quelques-uns tout de même, de sorte que nous ne sommes pas déçus, mais nous ne sommes pas satisfaits. Là où il n'y a rien d'affirmatif, on peut dire que le résultat est négatif, et, si le rapport est tel que nous le fait pressentir le conférencier, on pourra dire que ce long travail n'a donné aucun résultat. — Ah pardon !... il y en aura un : les séances ont coûté vingt-cinq mille francs.

Que M. le colonel de Rochas avait donc fait de meilleure besogne, et à meilleur compte ! Le travail de l'Institut Général Psychologique n'ajoutera probablement rien à ce monument construit par l'initiative privée. Ce bel ouvrage : Extériorisation de la motricité, restera, dans sa glorieuse évidence, la première et unique démonstration scientifique ouvrant l'ère de la recherche expérimentale. Là est la preuve irréfutable et permanente, jamais la méthode de l'*Institut psychologique* ne la surpassera.

L. CHEVREUIL.

LE PROBLÈME RELIGIEUX

(*Suite*).

CHAPITRE II

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ÉCONOMIE RELIGIEUSE

Si nous nous placions par abstraction dans l'hypothèse d'une économie *isolée*, il n'y aurait pas de règles à prescrire. L'individu satisferait ses divers besoins comme il pourrait et voudrait. Alors, comme il n'y aurait rien à *relier*, il n'y aurait pas de *religion*.

(1) Je parle de la conclusion telle que le conférencier l'a présentée. Je ne pense pas que le rapport imprimé n'affirme aucun fait particulier.

En économie *associée*, qui n'est plus l'hypothèse mais la réalité, c'est par le travail et l'échange que les hommes satisfont leurs besoins.

Il y a deux autres moyens de pourvoir à ses besoins : la mendicité et le vol ; mais ce ne sont pas là des actes économiques, au contraire, ils sont destructifs de richesse en pure perte, donc anti-économiques et anti-sociaux.

Le travail étant un échange que l'homme fait avec la nature pour obtenir ses produits, ou avec ses semblables pour en tirer une rétribution, il s'en suit que toute l'économie sociale se réduit à l'échange.

L'échange proprement dit, d'homme à homme, consiste à donner à quelqu'un son superflu pour obtenir de lui le nécessaire.

J'ai, par exemple, plus de blé qu'il ne m'en faut pour ma consommation, mais je n'ai pas de vin. Mon excédent de blé m'est donc inutile, c'est du superflu. Vous avez trop de vin et vous manquez de blé. Nous échangeons nos superflus et nous acquérons du même coup, tous deux, le nécessaire. Notre faim et notre soif seront satisfaites.

Dans l'échange, les deux parties donnent le moins utile et reçoivent en retour le plus utile, chacune à son point de vue. L'échange est donc profitable aux deux contractants, à celui qui offre et à celui qui demande, au producteur et au consommateur.

Pour qu'il en soit ainsi, il faut et il suffit que l'échange se fasse librement des deux parts (1).

Tous les actes économiques se réduisant à des échanges, par ce simple moyen, les besoins humains se trouvent tous satisfaits dans la juste mesure, c'est-à-dire autant que le permettent les conditions naturelles et sociales. Le consommateur est bien servi et le producteur est bien rétribué sans l'être trop.

Par la loi de l'offre et de la demande, qui fait monter le prix des choses rares et baisser celui des choses trop abondantes, et qui éloigne ainsi les bras et les capitaux des professions ou industries pléthoriques, pour les attirer dans les déficientes, par cette loi, dis-je, l'équilibre s'établit, (ou se rétablit vite, lorsqu'il est accidentellement troublé), entre tous les besoins et les moyens propres à les satisfaire.

Du jeu de ces deux forces opposées (centrifuge et centripète) résulte — en sociologie comme en biologie et même en cosmologie — la santé économique, l'harmonie sociale. La société régie par la loi du libre-échange général

(1) On ajoute ordinairement qu'il faut aussi que les deux échangistes soient également éclairés, afin que l'un ne soit pas la dupe de l'autre, comme, par exemple, le nègre l'est du blanc lorsque, en échange d'un morceau de calicot ou de quelques verroteries, le noir donne au blanc une pépite d'or ou une défense d'éléphant. Mais l'injustice n'est que dans notre appréciation à nous. Le noir estime que l'affaire est bonne. D'ailleurs la lumière s'acquiert par l'expérience plus vite et plus sûrement que par tout autre moyen autoritaire. Le principe de la liberté des échanges reste donc intact.

est paisible, tranquille, prospère, heureuse, autant que les conditions extérieures et l'état actuel de la civilisation s'y prêtent et le permettent.

Ces principes économiques s'appliquent à la religion aussi bien et au même titre qu'à tout autre service, fonction, profession, industrie, commerce. Le besoin religieux est soumis à la même loi dans sa satisfaction que tous les autres besoins.

De ces principes découlent deux conséquences: 1° qu'en matière religieuse comme en toute autre, la liberté est nécessaire et suffisante au bon fonctionnement de l'organisme social ; 2° que le besoin religieux trouvant sa satisfaction naturelle, juste, équitable sous le régime de la liberté, il n'y a pas de raison, semble-t-il, pour que l'autorité intervienne dans cette affaire.

Cette doctrine du *laisser-faire*, *laisser-passer*, n'est pas universellement admise, il s'en faut de beaucoup. Elle rencontre deux sortes d'adversaires.

Les uns, ne pouvant s'expliquer les désharmonies sociales, les dissonances du concert économique, je veux dire les démentis que certains faits paraissent donner aux principes libéraux, condamnent et rejettent ceux-ci plus ou moins absolument, et veulent que les rapports sociaux soient réglés par l'autorité, c'est-à-dire par des lois positives accompagnées de sanctions.

Les autres, aspirant au *toujours mieux*, (*excelsior*), ce qui est très naturel, — quoique le mieux soit souvent l'ennemi du bien, — conviennent de la vérité des principes économiques, mais estiment que l'on peut faire mieux encore, aller plus vite et plus loin, et que l'intervention de l'autorité accélère le progrès, et augmente le bien-être et l'harmonie.

Examinons donc si cette intervention de l'autorité aurait quelque avantage imprévu et si les besoins religieux ou autres seront mieux satisfaits par ce moyen. Autorité et liberté sont les deux pôles de la politique. Après avoir vu le mécanisme de l'une, voyons quel est celui de l'autre.

L'autorité peut se présenter sous deux formes essentielles : persécution ou protection. Elle se propose d'empêcher ou d'aider.

La persécution, l'opposition faite par l'autorité publique à la satisfaction d'un besoin ne peut évidemment faire aucun bien, puisque c'est par l'exercice que les fonctions et les organes se développent.

Si l'on se propose d'augmenter le bien-être de la société, ce n'est donc pas à la persécution qu'il faudra recourir, car elle se traduit par une double déperdition de forces : les unes employées à la contrainte, les autres à la résistance.

Si la persécution ne peut faire aucun bien, il faut convenir qu'elle ne peut non plus faire beaucoup de mal. D'abord, l'autorité n'est jamais effectivement exercée que par un petit nombre de citoyens, qui ne peut longtemps résister à la masse. Ensuite, les persécutés sont toujours intéressants aux yeux de la foule, même quand ils sont dans leur tort.

L'expérience vient à l'appui du raisonnement et semble prouver, notamment en matière religieuse, que la persécution est plus profitable que nuisible aux persécutés ; si bien que Tertullien a pu dire que le sang des martyrs a été la semence des chrétiens.

Combien d'hommes en tous genres n'ont dû leur renommée, leur gloire, leur fortune qu'à ce seul fait qu'ils ont souffert persécution pour ce que le public considérait, à tort ou à raison, comme la justice !

S'il en est ainsi, si la persécution va contre le but qu'elle poursuit, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'y renoncer. C'est le meilleur conseil que nous puissions donner aux sectaires de toutes écoles, aux fanatiques de l'athéisme aussi bien qu'à ceux du religiosisme.

Passons à la protection, et commençons par observer qu'elle a deux faces : ce qui est protection pour les uns est toujours persécution pour d'autres, car l'autorité ne crée rien ; elle ne fait et ne peut faire que déplacer ce qui existe ; elle ne peut protéger quelqu'un sans dépouiller quelque autre. A ce point de vue, elle est donc entachée d'iniquité ; mais c'est là son moindre défaut.

Il semble, du moins au premier abord, qu'elle doit être profitable au protégé, de sorte que, accordée au plus utile aux dépens du moins utile, il en résulterait, en somme, plus de bien que de mal. Mais en y regardant de près on reconnaît qu'il n'en est pas ainsi ; c'est ce que nous allons voir.

Comme elle est bien intentionnée, la protection flatte tout le monde, producteurs et consommateurs du service protégé ; les uns comptent gagner davantage et les autres être mieux servis.

La protection produit toujours bonne impression sur les gens superficiels, qui jugent les choses sur les apparences extérieures et immédiates ; mais quand on l'analyse dans ses détails, quand on la suit dans ses conséquences lointaines, on découvre que la pilule dorée n'en est pas moins une pilule amère, et qu'elle tourne finalement au désavantage, non seulement du public, du protecteur (l'État), mais à la ruine de l'industrie protégée et de ceux qui l'exercent.

Quand on aura compris cela, quand, par exemple, l'État, l'Église et ses ministres sauront que la protection est nuisible même et surtout aux protégés, alors, et alors seulement, la révolution sera faite dans les esprits, et se fera d'elle-même dans les choses, comme le veut Lamennais. Les lecteurs ne sauraient donc suivre trop attentivement la démonstration suivante.

La fin qu'on se propose et le résultat immédiat que l'on obtient de la protection accordée à un service ou une industrie quelconque, c'est un avantage, un profit matériel pour le protégé. C'est ce qu'on voit ; c'est le beau côté de la médaille. Mais il y a une autre face.

Ce qu'on ne voit pas, si l'on ne retourne pas la médaille, c'est-à-dire si

l'on ne suit pas la cause dans ses effets subséquents, c'est que les dits avantages déterminent vers la profession privilégiée un courant de têtes, de bras, de capitaux, d'autant plus fort que le privilège est plus important.

Qu'en résulte-t-il ? Il est aisé de comprendre que, le nombre des producteurs augmentant tandis que celui des consommateurs diminue dans la même proportion, les prix des produits protégés s'aviliront. Quand deux consommateurs courent après un producteur, le prix du service monte ; quand deux producteurs courent après un consommateur, ils baissent.

La conséquence est que, si les consommateurs sont bien servis et à bon compte (en quantité sinon en qualité) les producteurs sont mal rétribués et se trouvent d'autant plus déçus et mécontents qu'ils espéraient le contraire. C'est ainsi que la protection tourne au détriment des protégés.

Voilà donc l'équilibre rompu entre l'offre et la demande des divers services : surabondance d'hommes et de capitaux, donc de produits, donc baisse des prix de ces produits, dans la profession privilégiée ; déficience dans les autres, donc hausse des prix de leurs produits, sans profit pour eux ni pour personne.

La condition des personnes qui exercent la profession protégée se trouvera, en fin de compte, d'autant plus déprimée qu'on aura voulu davantage l'améliorer.

Que faire alors ? Le seul parti sage à prendre serait de renoncer au système, de revenir sur ses pas ; l'équilibre entre l'offre et la demande se rétablirait de lui-même.

Mais on est bien loin de songer à prendre ce parti. La raison qui a déterminé à protéger est plus forte que jamais pour continuer et renchérir. C'est alors, en effet, que cette profession devient intéressante et digne de commisération !

On entasse donc privilèges sur privilèges et, la même cause produisant naturellement les mêmes effets, la situation des protégés devient de plus en plus pitoyable.

La profession privilégiée elle-même, au lieu de progresser, comme on l'espérait, rétrogradera. En effet, lorsque, dans une industrie, les producteurs sont trop nombreux, ils se font ce qu'on appelle une « concurrence acharnée », et cela se comprend : c'est pour chacun d'eux une question de vie ou de mort.

En régime de liberté, la concurrence « effrénée » est impossible, puisqu'elle a son frein dans la nature même des choses, qui tend à l'équilibre et le réalise toujours.

En régime de protection, la concurrence est nécessairement effrénée, puisqu'on lui a ôté son frein, puisqu'il est dans l'essence du système d'exciter les cupidités et dans sa conséquence de diminuer les commodités, en

attirant dans la profession privilégiée une surabondance de concurrents.

Dans cette lutte de tous contre tous, qui triomphera? Sont-ce les plus honnêtes et les plus capables, ou les plus intrigants et les plus bruyants, mais les plus nuls? Il suffit de poser la question. La raison et l'expérience répondent.

L'industrie protégée, dominée et régentée par les plus mauvais et les plus incapables, tombera donc infailliblement en décadence. La protection de l'État avait pour but de l'élever au-dessus des autres : elle tombe au-dessous. L'échec est complet.

Nous ne sommes pas au bout des conséquences du système.

Tout se tient dans le monde social. Les industries non protégées subissent aussi les inconvénients de la protection et en souffrent.

Les plus faibles végètent ou meurent. Les plus fortes — celles qui auraient le moins besoin d'être protégées, si la protection pouvait être profitable, — crient misère, demandent et obtiennent à leur tour la protection de l'État. Ne sont-elles pas aussi utiles à la société? Ne sont-elles pas aussi dignes des faveurs de l'État que l'industrie à laquelle on a tant de fois accordé privilèges sur privilèges? Le microbe protecteur pullule et se dissémine ainsi de proche en proche, le système s'étend et fait la tache d'huile.

Si l'on a bien saisi la théorie de la protection que nous venons d'exposer, si on a suivi ce système dans ses effets secondaires aussi bien que primaires, on comprendra facilement que, plus elle sera généralisée et s'étendra à un plus grand nombre d'industries, plus augmenteront la misère et le désordre social.

Commencez, par exemple, par protéger l'Église : bientôt vous serez entraîné à protéger l'École, puis le commerce, l'industrie, l'agriculture. Et après avoir protégé les patrons aux dépens des ouvriers, vous serez forcé de protéger les ouvriers... aux dépens de qui? D'eux-mêmes, puisque les travailleurs sont les assises de l'édifice social et forment la base du cône. Voilà où nous en sommes arrivés.

CHAPITRE III

LE CYCLE RELIGIEUX

Si les principes jusqu'ici exposés sont tirés de la nature des hommes et des choses, nous pouvons maintenant tracer la courbe que décrivent les religions dans leur évolution à travers les âges.

Nous pouvons d'abord affirmer que les religions naissent spontanément dès l'origine des sociétés. Elles sont des produits naturels de la sensibilité, de la sentimentalité, de l'intellectualité, en un mot, de la mentalité humaine.

Dans la pleine liberté qui existe nécessairement à l'origine des sociétés,

alors qu'on n'a pas encore eu l'idée ni senti le besoin d'établir une autorité, le germe religieux se développe comme les autres facultés humaines. Le sens esthétique s'affine, le sens moral s'élève, les idées religieuses naissent et croissent.

Il semble même que, du premier bond, le genre humain s'élève jusqu'aux plus hauts sommets de l'idéal, car, aussi loin qu'on remonte dans la nuit des temps, à travers les nuages de la fable et de la tradition, on voit transparaître les plus subtiles idées métaphysiques ; on voit établies et universellement admises la croyance en Dieu, à l'âme, à sa préexistence et à sa survivance, et à une foule d'idées théologiques et métaphysiques qui n'ont pas été dépassées et ne le seront probablement jamais.

Ces idées ne sont pas toutes parfaites ; certaines paraissent manifestement fausses ; d'autres le deviennent parce qu'on en exagère la portée, les conséquences ou les applications ; mais l'essentiel est vrai et au centre de toute cette fumée gît une étincelle de feu et de lumière, qui a toujours échauffé et éclairé le monde.

Si la doctrine religieuse naît et croît ainsi par sa propre force, à plus forte raison la morale et le culte, ceux-ci étant sujets aux mêmes aberrations que la doctrine, puisque l'homme n'est pas infaillible.

Les tendances religieuses étant très vives chez les primitifs, les hommes qui manifestent des aptitudes spéciales pour ce genre de service (les producteurs), sont estimés, recherchés et, par conséquent, bien rétribués par les consommateurs.

Mais, d'abord, de quelle nature sont les services religieux? Que demandent les hommes à leurs prêtres ? Quel est l'objet des religions ?

A l'origine des sociétés, comme nous l'avons déjà dit avec H. Spencer, le domaine de la religion est universel ; la religion s'étend à tout, elle comprend tout : le visible et l'invisible, le naturel et le surnaturel, le vulgaire et le merveilleux. Elle embrasse la philosophie, les arts, les sciences, le commerce, l'industrie, tout.

Ce n'est que plus tard que la spécialisation s'introduit, que le travail se divise. Alors, la religion se réserve pour objet particulier les spéculations qui se rapportent aux choses invisibles. La culture religieuse s'appelle alors, du nom générique de Magie, qui veut dire grande science.

Pour les primitifs, le monde visible n'est que la moitié du Cosmos. Limité au monde matériel, l'univers serait comparable à un oiseau n'ayant qu'une aile. Au-dessus du monde visible et y correspondant — ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, — existe le monde invisible, surnaturel en ce sens qu'il dépasse la nature de l'homme, mais naturel en ce sens qu'il est régi par les mêmes lois que le monde visible.

Le monde invisible, comme le visible, contient deux sortes d'êtres, de

bons et de mauvais esprits, avec lesquels les hommes peuvent entrer en rapports plus ou moins intimes et directs.

L'art de communiquer avec ces esprits forme la partie de la magie appelée *thëurgie*.

Les hommes qui montrent le plus d'aptitudes pour communiquer avec les esprits et en obtenir révélations, inspirations, enseignements, aide, secours, sont nommés prophètes et thaumaturges.

Les esprits étant bons ou mauvais, il peut y avoir magie *blanche* ou magie *noire*, suivant que le médium est, volontairement ou non, en rapport avec de bons ou de mauvais esprits (1).

Le goût des hommes — surtout des primitifs — pour le merveilleux, fit que les mages, prêtres, prophètes et thaumaturges jouirent d'une grande réputation, furent très honorés et bien rétribués par les nombreux amateurs de leurs services. Les dîmes, les dons en nature, en or, en argent leur arrivaient en abondance. Le métier était bon. La demande était active et l'offre s'efforçait d'y répondre, de s'y proportionner. Peut-être même, quelquefois, la demande dépassait-elle l'offre, mais la force des choses, la loi de la concurrence rétablissait bientôt l'équilibre.

Pendant que la religion croissait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, les sociétés grandissaient aussi en nombre et, à tort ou à raison, elles créaient des gouvernements.

Ceux-ci, par amour du mieux et, d'ailleurs, avec l'assentiment au moins tacite des gouvernés, se mirent en devoir de protéger la religion, afin de favoriser et d'accélérer son développement.

Si nos principes sur le régime de la protection gouvernementale sont l'expression réelle de la nature des choses, cette protection dut marquer le point de départ de la décadence religieuse et en être la cause. Dès lors, en effet, l'équilibre dut se trouver rompu entre l'offre et la demande.

La rétribution des producteurs de services religieux étant ainsi élevée

(1) Si quelque savant moderne daigne jeter un coup d'œil sur ce que je viens d'écrire, — ce qui tromperait bien mon attente, mais tout peut arriver en ce monde, et il est bon de tout prévoir, — il dira que je suis fou de parler de choses si saugrenues et si absurdes. Je n'entrerai point en contestation avec lui. Je dirai seulement que je n'ai fait qu'exposer, en le résumant très brièvement, ce qui a été cru dans tous les temps et dans tous les pays, par tous les hommes, sans en excepter les plus grands savants qui, la plupart, ne se sont pas bornés à croire à la magie, mais l'ont cultivée et pratiquée. Une croyance si répandue et si solidement établie mérite peut-être qu'on en tienne compte. Je veux bien admettre que les princes de la science moderne dépassent de mille coudées les anciens : ils sont juchés sur leurs épaules ; mais enfin, leurs négations ne sont que des négations dénuées de toute preuve démonstrative, et puis, elles ne datent que d'un siècle ou deux, ce qui est peu de chose dans l'histoire de l'humanité. Enfin, ces négations ne sont pas généralement admises et elles paraissent même perdre déjà du terrain, plutôt que d'en gagner.

au-dessus de son taux naturel, une foule de nouveaux producteurs affluèrent dans l'heureuse industrie privilégiée, et les salaires tombèrent d'autant plus bas au-dessous du taux normal qu'ils s'étaient plus élevés au-dessus : en sociologie comme en mécanique la réaction est égale à l'action.

La concurrence fut *défrénée ;* les prêtres, prophètes et thaumaturges entrèrent en lutte les uns contre les autres à qui obtiendrait les faveurs des clients devenus trop rares pour un si grand nombre de fournisseurs. Les marchands étaient introduits dans le temple et les plus incapables, les plus malhonnêtes, les plus charlatans surent attirer sur eux les faveurs, sinon du public, du moins des gouvernants, qui ont un flair tout spécial. Les privilèges furent ajoutés aux privilèges et, loin de remédier au mal, ils ne firent que l'augmenter. C'était jeter du bois dans le feu, donner à boire à un hydropique.

Pour limiter l'envahissement dont la profession cléricale était devenue l'objet, on eut recours à divers moyens qui tendaient à rendre plus difficile l'accès de la profession : examens, initiations, droits d'entrée, etc. ; mais plus on élevait les barrières, plus les bons sauteurs prenaient d'avantage sur les bons penseurs. Finalement, on ne vit pas de meilleure mesure à prendre que celle de fermer la porte, de constituer le service religieux en monopole, exactement comme on le fait encore pour l'industrie dans les pays à protectionnisme commercial intense, comme l'Allemagne et les États-Unis, par le moyen des trusts et cartels.

La religion ayant été la première des industries, le trust religieux fut le premier des trusts, et il a été le père et le modèle de tous les autres.

On connaît les effets de tous les monopoles. Le service monopolisé est mal fait, le public est mal servi, les consommateurs sont mécontents, et il y a de quoi. Les producteurs ne sont par mieux partagés, car les avantages du monopole reviennent aux chefs qui prennent l'initiative de l'organisation et de la direction; les autres, les vrais producteurs, sont réduits à la portion congrue et ne l'ont même pas toujours.

Le trust religieux établi, les besoins religieux furent donc insuffisamment et mal satisfaits. Les prêtres se divisèrent nécessairement en deux partis: les *arrivés* et les *arrivistes*, les orthodoxes et les hérétiques.

Tant que ceux-ci furent peu nombreux, ils furent accusés de magie noire, persécutés, traqués, excommuniés, massacrés, brûlés par ceux-là. Mais la persécution même — née, comme on en voit, de la protection — éloignait les fidèles pacifiques de l'orthodoxie, augmentait la ferveur des dissidents et leur attirait de nouvelles recrues : *Sanguis martyrum*...

Lorsque les hérétiques eurent acquis le nombre et la force, ou ils se séparèrent des orthodoxes et l'hérésie devint schisme, ou ils chassèrent du temple et de ses dépendances leurs adversaires, devinrent orthodoxes à leur

tour. Et alors, ils fermèrent sur eux-mêmes la porte du temple après y être entrés, accusant ensuite les vaincus de magie noire, car c'est dans le monde invisible, peu accessible au vulgaire, que fut établi le champ de bataille (1).

Le changement ainsi opéré dans le monde religieux n'était qu'une révolution de palais. Un nouveau personnel arrivait aux honneurs, aux dignités et aux bénéfices ; mais le système protecteur était vite repris par la nouvelle orthodoxie ; le trust continuait de régir l'industrie religieuse.

Le même cycle s'est reproduit indéfiniment à travers les âges ; le monopole, l'orthodoxie engendrant l'hérésie ; l'hérésie finissant par triompher et devenant à son tour orthodoxie et monopole, et donnant naissance à une nouvelle hérésie, et ainsi de suite.

Le monopole religieux établi, l'église close, la religion, jusqu'alors libre et publique, eut ses secrets, ses mystères, ses initiations, ses ordinations, ses sacrements. Le prétexte de ces institutions fut de conserver et de faire progresser la religiosité, de prévenir les hérésies, etc. Les monopolistes religieux étaient bien loin de proclamer le vrai motif de toutes ces mesures, que nous venons d'indiquer ; ils ne le voyaient même pas. Ils l'auraient vu que, d'ailleurs, ils ne l'auraient pas dit, pas plus que ne le font aujourd'hui les créateurs de cartels et de trusts.

L'opinion de beaucoup de gens, de la grande majorité des philosophes et savants de nos jours, est que la religion a été inventée par un corps privilégié et fermé dont les membres, dans le silence des temples, dans le secret des sanctuaires, ont élaboré culte, morale et doctrine. Ces prêtres, ces *grands initiés* (2) ont ainsi rendu un immense service au genre humain, ou répandu sur lui les plus grandes calamités, suivant que l'on considère la religion comme une bonne ou comme une mauvaise chose.

Cette opinion est, comme on voit, diamétralement opposée aux principes que nous venons de développer. Sur quoi est-elle fondée ? Sur aucun fait, bien certainement ; on n'en a jamais donné la moindre preuve. C'est une opinion, un sentiment, une hypothèse, et voilà tout. Cette hypothèse a-t-elle du moins quelque ombre de vraisemblance ?

Pour en juger, voyez ce qui se passe aujourd'hui et ce qui s'est toujours passé dans les corporations fermées, religieuses, savantes ou autres. Tout le monde — sauf peut-être leurs membres et leurs aspirants, — reconnaît qu'elles ne font rien pour le progrès ; elles n'inventent rien ; elles ne conservent même pas ce qu'elles ont monopolisé. On les a blasonnées du nom qui leur convient en les appelant des *éteignoirs*.

(1) Benjamin Constant, dans son *Histoire du Polythéisme romain*, t. I, liv. III, ch. IV, a observé que les nouvelles religions ont toujours accusé les anciennes de magie. C'est vrai, mais ce n'est que la moitié de la vérité, comme nous venons de le montrer.

(2) Initié à quoi, par qui ? Qui a initié le premier initiateur ?

Il est d'ailleurs à noter que l'opinion susdite va contre la nature des choses, et que l'on fait pétition de principe en attribuant aux prêtres l'invention religieuse.

Avant qu'il y eût des prêtres et des temples, il fallait qu'il y eût des religions ; et pour qu'il y en eût, il était nécessaire que le germe, le sens religieux existât dans la nature humaine, non seulement dans celle des prêtres, qui proposaient leur soi-disant invention, mais dans celle des autres, qui devaient l'accepter. Encore aujourd'hui, il est bien plus facile de faire une invention que de la faire adopter, je ne dis pas par la masse du public, mais par l'élite.

A l'origine, tout le monde était prêtre. Cet usage existait encore chez certains peuples du temps de Diodore de Sicile. Ce n'est que plus tard, par les raisons que nous avons vues, que les prêtres se sont organisés en corporations fermées, qui ont eu leurs mystères, leurs initiations, leurs secrets de Polichinelles. Mais, une fois l'église close, une fois la communication rompue entre les prêtres et la société générale, source de toute foi, de toute science, de tout progrès, non seulement les corporations religieuses ne firent plus rien pour le progrès, mais elles ne conservèrent pas les connaissances acquises.

Si vous en doutez, demandez-vous ce que les initiés ont fait de la magie, dont les débris font l'étonnement des hommes d'un esprit impartial. Comparez le christianisme de l'origine à celui de nos jours.

Par leurs dissensions entre eux, par leurs luttes intestines, par leur ignorance et leur corruption, les clercs privilégiés furent les premiers auteurs de la décadence de la religion, des sciences et des arts, dont ils s'arrogeaient la garde. Ils ne les cultivaient pas, mais ils s'empêchaient les uns les autres et ils empêchaient les « profanes » de les cultiver.

Bien loin donc que la religion et la science soient nées dans les temples, elles y sont mortes, tuées par les prêtres, qui en ont laissé échapper ou en ont même arraché l'âme, pour ne conserver que le cadavre, qu'ils ont embaumé, momifié plus ou moins artistement (1).

(1) Nos mages et occultistes modernes sont donc bien inspirés lorsqu'ils vont — si on les en croit, — visiter les temples de l'Orient, scruter les sanctuaires de l'Himalaya, pour puiser à ce qu'ils considèrent comme les sources, les principes « transcendentaux » de la religion, de la philosophie et de la science ; au lieu d'interroger tout bonnement la nature, qui est là, sous leur main, et qui contient tous les secrets et ne demande qu'à les livrer à qui sait et veut les prendre.

CHAPITRE IV

LA MÉTHODE POSITIVE EN HISTOIRE RELIGIEUSE

Avant de soumettre à l'épreuve des faits les principes jusqu'ici exposés, résumons les plus essentiels :

1° La religion est naturelle à l'homme ;

2° Il existe un besoin religieux ;

3° Ce besoin, comme tous les autres, est régi par la loi économique du libre-échange ;

4° L'autorité n'est pas nécessaire pour que ce besoin soit satisfait ;

5° Elle est, au contraire, nuisible, surtout quand elle se présente sous la forme protectrice ;

6° La religion, étant naturelle, naît et croît spontanément partout où les conditions naturelles et sociales s'y prêtent ;

7° Elle décroît, se corrompt, tombe en décadence par suite de la protection de l'État.

Après avoir ainsi posé les principes philosophiques et économiques qui doivent nous servir de boussole dans nos recherches et pérégrinations à travers les temps, il s'agit de soumettre ces principes à l'épreuve de l'expérience, afin de nous assurer s'il y a concordance, si la doctrine explique les faits, et si les faits confirment la doctrine. Pour cela, nous conformant à la méthode positive (1), nous prendrons une religion spéciale et nous la suivrons à tra-

(1) « Vainement, a dit Auguste Comte, les hommes d'État insistent sur la nécessité des observations politiques ; comme ils n'observent essentiellement que le présent, ou tout au plus un passé très récent, leur maxime avorte nécessairement dans l'application. Par la nature de tels phénomènes l'observation du présent est radicalement insuffisante ; elle n'acquiert une véritable valeur scientifique et ne peut devenir une source certaine de prévisions rationnelles que d'après la comparaison avec le passé, envisagé même dans son ensemble total. Rigoureusement isolée, l'observation du présent deviendrait une cause très puissante d'illusions politiques, en exposant à confondre sans cesse les faits principaux avec les faits secondaires, à mettre de bruyantes manifestations éphémères au-dessus des tendances fondamentales, ordinairement peu éclatantes, et surtout à regarder comme ascendants des pouvoirs, des institutions ou des doctrines qui sont, au contraire, en déclin. Il est évident, par la nature du sujet, que la comparaison approfondie du présent au passé constitue le principal moyen d'exploration propre à prévenir ou à corriger ces inconvénients capitaux. Or, cette comparaison ne peut être pleinement lumineuse et décisive qu'autant qu'elle embrasse essentiellement l'ensemble du passé, graduellement apprécié ; elle expose à des erreurs d'autant plus graves qu'on l'arrête à une époque plus rapprochée. Aujourd'hui surtout, où le mélange des divers éléments sociaux, les uns prêts à triompher, les autres sur le point de s'éteindre, doit d'abord paraître si profondément confus, on peut dire spécialement que la plupart des fausses appréciations politiques tiennent principalement à ce que les spéculations habituelles n'embrassent point un passé assez étendu, parce que tous nos hommes d'État, dans les divers partis actuels, ne remontent guère au delà du siècle dernier, sauf les plus abstraits d'entre eux qui se hasardent quelquefois jusqu'au

vers les âges, depuis son origine jusqu'à nos jours, dans un pays donné, car il faut se limiter, ne pas trop embrasser.

Cette religion sera le christianisme ; ce pays, la France.

Nous ne ferons de l'histoire, on le pense bien, qu'à vol d'oiseau, dans la mesure nécessaire pour démontrer notre thèse : les conséquences du protectionnisme religieux, et pour indiquer la voie à ceux qui voudraient approfondir notre sujet, ou appliquer la même méthode à d'autres pays et à d'autres religions.

ROUXEL.

Les abus du Spiritisme expérimental

« *Le Spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas.* »
ALLAN KARDEC.

Nous avons eu lieu de constater que, dans certaines réunions, on se livre aux pratiques spirites, bien que les principes fondamentaux du spiritisme soient presque totalement inconnus aux personnes qui assistent à ces réunions.

Les unes ne cherchent dans le phénomène spirite que la satisfaction d'une vaine curiosité ; les autres, les enthousiastes, se figurent qu'elles peuvent à *volonté* entrer en communication avec les âmes de leurs parents défunts, même avec n'importe quels Esprits, surtout avec les Esprits supérieurs dont elles espèrent recevoir des conseils pour leurs affaires matérielles, et même des prévisions sur leur avenir.

Les Esprits prennent dans le monde spirituel la place qu'ils doivent y occuper d'après le poids spécifique de leur corps fluidique, dont la subtilité est dans un rapport constant avec la supériorité morale de l'âme.

Ils s'élèvent plus ou moins vers la lumière, suivant leur degré d'épuration. Les plus lourds, les plus matériels restent à terre, et pour satisfaire leurs désirs non assouvis, leurs vengeances non accomplies, cherchent parfois à se créer des instruments vivants, victimes passives et inconscientes. Sous des masques d'emprunt, ils tendent à s'infiltrer dans l'intimité d'expérimentateurs non préparés qui se livrent aux pratiques spirites sans études et sans guides préalables et leur causent de cruelles déceptions par leurs embûches, leurs mystifications, leurs mensonges.

siècle précédent, et les philosophes eux-mêmes osent à peine dépasser le XVI[e] siècle ; en sorte que l'ensemble de l'époque révolutionnaire n'est pas même ordinairement conçu par ceux qui en recherchent si vainement la terminaison. »

Les évocations ne doivent pas être faites à la légère et multipliées inconsidérément. Elles ne doivent avoir lieu que dans un but d'instruction ou dans celui de convaincre des personnes déjà initiées à la doctrine spirite, mais encore incrédules quant aux phénomènes, mais jamais par simple désœuvrement ou pour satisfaire une curiosité malsaine.

« *La pratique du Spiritisme*, écrit Allan Kardec, *demande beaucoup de tact pour déjouer la ruse des Esprits trompeurs.* » (*Livre des médiums, p. 264.*)

***

Nous concluons :

1° *Avant de tenter toute expérience, il est indispensable de se dépouiller de ses préjugés et de faire une étude approfondie du spiritisme.*

2° Dans les conseils que donnent les Esprits, ne suivre que ceux que la raison approuve ; ne *jamais renoncer à son libre arbitre, et conserver toujours un honnête scepticisme.*

3° Les expériences de salon sont de détestables moyens d'investigation, bons tout au plus à confirmer les sceptiques dans leur incrédulité, à suggérer aux loustics d'ingénieuses mystifications et à faire dire aux gens d'esprit bien des sottises.

Qui se ressemble s'assemble ! Ceux qui font du spiritisme un jeu pour se distraire, pour passer le temps, attirent des Esprits comme eux, légers, farceurs, et ceux qui ont des vices peuvent être obsédés, subjugués par des Esprits vicieux comme eux.

4° Ne pas se fier *aveuglément* aux médiums ou se disant tels. Il en est parmi eux qui font du spiritisme à la Robert-Houdin ; c'est-à-dire qui simulent les phénomènes. N'étant pas médiums le moins du monde, ils se font passer pour tels et vivent, spéculateurs éhontés, de la bêtise humaine.

D'autres, qui sont doués de facultés médianimiques réelles, tantôt pour s'épargner une trop grande fatigue — les phénomènes épuisent considérablement les médiums, et ne se réalisent qu'au prix d'une énorme dépense de force vitale, — tantôt pour prévenir un échec qu'ils redoutent — lorsque notamment ce sont des *professionnels* qui ont un intérêt matériel à la réussite de leurs expériences, — tantôt pour « épater » les spectateurs, tantôt enfin pour des raisons et sous des influences qui échappent à toute analyse, sont entraînés presque fatalement à donner, au lieu de manifestations ayant leur cause dans l'au-delà, des phénomènes qui n'en sont que la grossière imitation.

5° Enfin ne pas accepter *à l'aveuglette* tout phénomène qui se présente comme venant de l'au-delà.

Se mettre surtout en garde contre les excès de l'auto-suggestion, et n'accepter les récits des médiums que dans la mesure où ils peuvent être véri-

fiés, contrôlés ; exiger d'eux des noms, des points de repère, en un mot un ensemble de preuves présentant un caractère vraiment positif et scientifique.

Prendre des précautions sévères pour rendre toute fraude insoupçonnée, et faire comprendre aux médiums que les précautions ne sont pas humiliantes, qu'elles ne sont pas un acte de défiance envers leur personnalité morale, mais qu'elles répondent à une nécessité scientifique, en tant qu'elles constituent la meilleure réplique à opposer au scepticisme. Aussi, loin de s'en offenser, ils doivent être les premiers à la solliciter.

Parmi les dictées médianimiques, beaucoup sont empreintes d'une haute valeur morale et philosophique, très fréquemment dépassant de beaucoup le niveau de culture intellectuelle du médium et souvent aussi la portée des assistants; mais, en revanche, il y en a de parfaitement inepties qui sembleraient être le simple reflet des pensées du médium ou du milieu dans lequel il vit.

L'on est donc tenu d'exiger que toutes les communications portent l'empreinte de leurs auteurs, et l'on doit repousser avec mépris les malheureux produits épistolaires, dont la plupart ont la prétention de commenter l'Évangile, et nous présentent, dans un style emphigourique, où le bon sens, la grammaire et l'orthographe sont audacieusement outragés, un Christianisme échauffé, mystique, maladif.

Et ces platitudes sont signées de noms illustres, parmi lesquels on voit figurer le Christ et même l'*Esprit de Vérité !!!*

Voici, à titre d'échantillon, une petite histoire qui montre jusqu'où peut aller la naïveté de certaines personnes qui se croient spirites, mais qui n'ont jamais étudié le spiritisme :

Il existe dans une petite commune du Gard, appelée *Pont-Saint-Esprit*, un groupe dit spirite. Il est très naturel, pour les personnes qui en font partie, que le *Saint-Esprit* prenne à cœur de se manifester souvent dans une localité qui a l'honneur de porter son nom.

Dans une de ses communications, conçue, il faut bien le dire, en un style quelque peu rocailleux, ledit Saint-Esprit a chargé un brave homme, M. Arnaud, de fonder la *Religion de l'Avenir*, sous le titre de l'*Église spirite du Saint-Esprit*.

Et le brave homme a pris son rôle au sérieux. Il s'est constitué le *pape provisoire* du nouveau culte, et se propose de nommer incessamment les membres de son clergé, lesquels continueront néanmoins à exercer leur profession actuelle, jusqu'au jour où des *fonds pécuniaires* (*sic*) lui permettront d'assurer leur existence matérielle, car, dit-il, le prêtre doit vivre de l'autel. Et, afin de se procurer ces *fonds pécuniaires* (*resic*), M. Arnaud a fait, il y a quelques mois, un appel pressant à la caisse de tous les groupements spirites répandus sur les deux hémisphères.

Il invite, en même temps, tous les spirites à se rallier à son église (*sous peine d'infractions morales (ordre de l'Esprit de Vérité).*

N'est-ce pas édifiant !!! Les Esprits d'élite se reconnaissent généralement à cette particularité qu'ils se dissimulent sous des désignations d'emprunt et veulent rester ignorés. Ils ne répondent à une évocation ou ne viennent spontanément que lorsque le sujet traité par l'évocateur ou par les assistants est digne d'eux. Les Esprits répondent aux questions ayant pour but de dissiper les erreurs et de faire luire la vérité. Ce qui tend à purifier ou à faire progresser les âmes est le seul mobile qui les peut amener à nous.

Jamais ils ne parlent avec emphase et ne font les fanfarons du savoir ; ils confessent très loyalement leur ignorance sur les choses qu'ils ne connaissent pas.

Quelle orgueilleuse sottise hante donc certains médiums qui se figurent qu'il suffit d'évoquer les Esprits pour que ceux-ci, singulièrement dociles, les plus oubliés comme les plus illustres, s'empressent de se rendre à leurs évocations !!!

La sympathie attire la sympathie, et les semblables vont vers leurs semblables !!!

Le *vrai spirite* fait bonne justice des fourberies, des supercheries et des crédulités excessives, qui ont pu faire méconnaître et suspecter le spiritisme aux yeux de beaucoup d'investigateurs qui n'avaient étudié que superficiellement les phénomènes spirites.

Et c'est pourquoi il faut passer tous les messages au crible de la raison ; car bien que le monde invisible contienne de nombreuses intelligences éclairées et sages, il comprend aussi toute l'accumulation de l'humaine folie, de la vanité et de l'erreur.

Le *vrai spirite* démasque, partout où il les rencontre, les faux médiums qui ne parviennent à tromper que les personnes inexpérimentées, d'intelligence obtuse, naïves et dépourvues de sens critique, qui croient à tous les boniments, pourvu qu'ils soient audacieusement débités et qu'ils flattent leur marotte.

Caveant consules !!! Spirites, faites attention !!!

Général H.-C. FIX.

Le pasteur Oberlin

Sa croyance au monde des Esprits (1).

Frédéric Oberlin, le célèbre pasteur du Ban-de-la-Roche (Vosges), qui vécut de 1740 à 1826, et qui fut l'ami de Lavater, racontait à un de ses visiteurs, M. J.-H. Smithson, que lorsqu'il était venu résider comme pasteur à Waldbach, il avait trouvé parmi les habitants du canton, ses paroissiens, beaucoup de notions *superstitieuses* sur le monde spirituel et sur l'apparition d'objets ou de phénomènes de ce monde qui auraient été vus par des individus de son troupeau. — Par exemple, il n'était pas rare qu'une personne morte apparût à quelqu'un de la vallée. Ce don de seconde vue, ou cette ouverture de la vue spirituelle, de manière à voir des objets dont l'existence est toute spirituelle, n'existait néanmoins que chez un petit nombre de personnes, par moments de peu de durée, et à des intervalles assez éloignés. — Chaque nouveau cas de ce genre était rapporté sur-le-champ à Oberlin, qui en fut, à la longue, tellement ennuyé, qu'il résolut d'employer tous ses efforts, dans la chaire, pour renverser cette *superstition*, comme il l'appelait. Il s'évertua longtemps dans ce but, mais sans succès : les cas devenaient plus fréquents, et les circonstances furent si frappantes que le scepticisme d'Oberlin en fut ébranlé.

Ce fut vers ce temps-là que, dans son voyage à Strasbourg, un livre de Swédenborg, le traité *Du Ciel et de l'Enfer*, lui tomba entre les mains, et qu'un ami lui en recommanda la lecture. Il trouva dans cet ouvrage une explication complète et satisfaisante des faits extraordinaires qui étaient survenus dans son canton, et qu'il avait été enfin forcé d'admettre par des preuves irrécusables. Il lut ce *trésor*, comme il l'appelait, avec une grande attention et un plaisir toujours croissant. Il ne douta plus de la proximité du monde spirituel ; il crut que l'homme, quant à la meilleure partie de lui-même, qui est son esprit immortel, est déjà un habitant de ce monde, où il doit continuer d'exister après la mort de son corps matériel. Il vit clairement, par le rapport existant entre les deux mondes, que, lorsqu'il plaisait à Dieu, l'homme pouvait facilement être mis en communication avec le monde des esprits par le dégagement de ses sens spirituels. Il observait que tel avait été souvent le cas des voyants mentionnés dans l'Ancien-Testament. Et pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui si la Divine Pro-

(1) Les renseignements que nous donnons sont puisés dans une revue swedenborgienne, la *Nouvelle Jérusalem*, n° de juin 1840.

vidence le jugeait utile pour instruire plus pleinement les hommes sur la vie spirituelle, sur la destinée des bons et des méchants.

Oberlin disait encore que lui-même avait recueilli des *témoignages* visibles sur cet important sujet, et que, chose étrange à dire, il s'était trouvé dans cet état de communication ouverte avec le monde des esprits, qu'il avait regardé auparavant comme une grossière superstition. Il ajoutait que les habitants de ce district de montagnes avaient toujours été cités pour ce genre de perceptions spirituelles, semblables en cela à ces montagnards d'Écosse sur lesquels il avait entendu faire et avait lu de pareils récits ; et que, sans la connaissance de l'ouvrage de Swédenborg, il n'eût pu s'expliquer d'une manière satisfaisante les phénomènes qu'il avait vus.

Dès lors, il cessa de se montrer opposé à la « superstition » en question, et toutes les fois qu'un fait du même genre se présentait, il cherchait à en tirer instruction et édification pour son troupeau. Il notait soigneusement par écrit chaque nouveau cas, et avait, disait-il, une quantité de ces récits, auxquels il avait joint les réflexions qu'ils lui suggéraient. Voici l'un d'eux.

Dans l'année 1806, il arriva en Suisse un événement effroyable dont toute l'Europe fut émue : le Rosberg, grande montagne, s'écroula tout d'un coup, et ensevelit sous ses ruines plusieurs villages. La consternation répandue par cette grande catastrophe fut vivement sentie par Oberlin et par les habitants du Ban-de-la-Roche : or, il arriva, comme cela est plus facile dans des cas de surexcitation mentale, que plusieurs individus des cantons devinrent « clairvoyants », c'est-à-dire qu'ils entrèrent dans l'état de vision spirituelle ; et, étant dans cet état, ils virent dans le monde des esprits les malheureux qui avaient été ensevelis sous la montagne. Ils paraissaient, dit Oberlin, dans des lieux tout à fait semblables à ceux qu'ils avaient habités dans le monde naturel, vivant ensemble comme ils avaient coutume de faire auparavant ; mais peu à peu ils se séparèrent et furent associés suivant leur nature morale. — Ce récit, comme l'observait Oberlin, était tout à fait d'accord avec ce que rapporte Swédenborg sur l'état de l'homme immédiatement après sa sortie de ce monde, et aussi sur la manière dont les esprits sont associés et forment des sociétés dans lesquelles ils sont coordonnés et rangés, chacun selon son moral : ceux qui sont dans de semblables affections pour le bien formant des sociétés célestes, et ceux qui sont dans de semblables affections pour le mal, des sociétés infernales.

Oberlin, voyant, comme l'expose Swédenborg, que le Royaume du Seigneur est le Royaume de l'*utile*, dirigea tous ses efforts et toute l'activité de sa vie vers ce but : l'*utilité*. Il enseignait à ses paroissiens qu'éviter tout mal comme péché contre le Seigneur et se rendre utile constituaient la véritable vie céleste.

***

On voit par ce qui précède que les médiums étaient plus nombreux qu'on ne pense bien avant la révélation spirite, et que les réflexions et enseignements, qu'inspirait à certains esprits élevés l'observation de leur mystérieuse faculté, concordaient en tous points avec ceux de nos maîtres en spiritisme.

On aura remarqué aussi sans doute l'observation d'Oberlin au sujet de la fréquence de la médiumnité chez les montagnards de son canton, analogue à celle constatée chez les montagnards d'Écosse, — et nous pouvons ajouter à celle des Cévenols. Il est probable que cette remarque, bien qu'on n'ait pas encore songé à recueillir toutes les observations faites à ce sujet, est applicable à tous les pays de montagnes.

Il paraît en effet naturel que les habitants des régions élevées soient plus contemplatifs que ceux des vallées. Leur vie soustraite aux tentations, aux bruits et au souffle souvent pestilentiel des villes, est plus sobre, plus tempérante, plus en harmonie avec la nature. Leur esprit est plus sérieux, plus méditatif. Autant de raisons qui expliquent le développement plus facile et plus fréquent de cette aptitude médianimique commune à tous les hommes.

N'est-ce pas sur le mont Sinaï que Moïse reçut la loi sacrée? N'est-ce pas sur le Thabor qu'eut lieu la transfiguration de Jésus? N'est-ce pas de préférence sur la montagne que le grand Nazaréen instruisait ses disciples et les foules pour leur prêcher la bonne nouvelle?

ALGOL.

ERRATA

Dans l'article de M. Algol paru en février 1909 et intitulé : « Le Désastre de la Sicile et de la Calabre » :

Lire. — Page 94. — 2e alinéa. — Au lieu de « écrivait récemment un de nos plus *vieux* savants », il faut lire : « écrivait récemment un de nos plus ILLUSTRES savants ».

Page 98. — 1re ligne. — Au lieu « de leurs sœurs de l'Italie », il faut lire : « *de leur sœur l'Italie* ».

Survivance et Immortalité de l'âme humaine

Par le Dr DUPOUY

(*Suite*) (1).

Philosophie chrétienne

Jésus avait été initié à la philosophie orientale par les Esséniens, pendant les quelques années passées au milieu d'eux avant son apostolat.

Suivi de ses disciples, séduits par ses hautes qualités morales, éprouvant pour sa personne une puissante attraction, Jésus commence, à l'âge de trente ans, à enseigner sa doctrine, dont voici les principes :

Le corps est l'enveloppe périssable de l'âme immortelle. Celle-ci peut communiquer avec les esprits célestes.

Il fait comprendre la réincarnation par ces paroles : « *En vérité, je vous le dis, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau.* »

Il prêche une morale splendide, toute de charité et d'amour pour nos semblables. Il veut faire régner la paix entre eux, et unir par des liens naturels tous les membres de la famille humaine.

Sa religion ne comporte ni prêtres, ni théologie, ni articles de foi, ni culte, ni jeûnes, ni cérémonies, ni prières, ni sacrifices taxés par les desservants des temples.

Il engage ses disciples à mépriser les richesses, à partager leurs biens avec les déshérités de la fortune, à élever leur esprit vers Dieu, pour le purifier, le dématérialiser, le rendre plus compatissant, plus charitable envers les misérables.

C'est un missionnaire sublime, le socialiste idéal, profondément humain, le vrai croyant, pardonnant à ses ennemis, à ses bourreaux ; en un mot, l'infinie perfection incarnée.

Il parcourt la Judée, consolant les affligés, apportant à tous ceux qui souffrent des paroles d'espérance. Il prophétise ; et, *doué de toutes les médiumnités*, il guérit des malades, des infirmes, opère ce qu'on appelle des miracles devant une foule enthousiaste...

C'était plus qu'il n'en fallait pour se faire des ennemis terribles dans la secte sacerdotale et la classe dirigeante des pharisiens. On sait comment il fut condamné à la mort infamante, cloué sur une croix entre deux malfaiteurs, trahi par un des siens et renié par un autre.

Telle fut la vie de ce grand prophète, « *de ce prophète puissant en œuvres*

(1) Voir Revue *de Janvier*.

et en paroles devant Dieu et devant tout un peuple. » (Luc, XX, IV.) — « *De cet homme, ô Israélites, que Dieu a rendu célèbre parmi nous, par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits au milieu de vous.* » (Pierre, *Act. des Apôtres*, 11, 22.)

Les catholiques de l'Église latine l'ont divinisé, en ont fait une idole, l'ont fait monter au ciel, le faisant asseoir à la droite de Dieu, réservant près de lui une place pour la vierge sa mère, copie de l'Olympe du polythéisme, anthropomorphisme des païens ! Mais avant tout, ils l'ont accaparé, pour réclamer en son nom la puissance qu'ils ambitionnaient : le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

Un jour viendra peut-être où les spiritualistes indépendants, les humanitaires, les vrais apôtres du socialisme laïciseront Jésus de Nazareth et rendront justice à ses vertus supraterrestres. Ce jour-là, la théocratie apostolique et romaine aura vécu.

Les premiers chrétiens sont des Juifs appartenant aux classes inférieures. Les apôtres font des adeptes nombreux, portent « la bonne parole » dans tout le monde connu, souvent au prix de leur existence. Ils enseignent l'immortalité de l'âme, sa préexistence, sa réincarnation. Et ils sont tellement convaincus de celle-ci qu'ils demandaient à Jésus « *si un aveugle n'expiait pas, par son infirmité, une faute commise dans une incarnation antérieure.* » (Jean, IX, 2.)

Mais là s'arrêtait leur philosophie ; les apôtres ne discutaient pas sur les preuves morales, métaphysiques et psychologiques de l'immortalité de l'âme. Ils avaient la foi, ils étaient convaincus...

Ce n'est que vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne qu'on verra apparaître une philosophie servant de trait d'union entre les anciennes et les nouvelles doctrines. Ce sera celle des Pères de l'Église, des Pères grecs et des Pères latins, qui ne s'entendront pas toujours sur certaines questions, les uns s'appuyant sur la philosophie orientale, les autres sur la philosophie grecque, soit avec Aristote, soit avec Platon. Et, plus tard, comme nous le verrons, il se fera une scission entre l'Église grecque et l'Église latine, quoique saint Augustin ait caractérisé la philosophie des Pères par cette maxime : « *in certis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas* : accord sur toutes les questions certaines, liberté pour les douteuses, charité sur toutes. »

Parmi les Pères grecs, nous devons mentionner saint Clément d'Alexandrie, cherchant à unir la philosophie aux dogmes de la religion ; saint Grégoire, disant avoir reçu de l'Esprit de Saint-Jean le symbole de la foi, et qui a laissé une grande réputation de thaumaturge ; saint Grégoire de Nysse, croyant, comme son homonyme, aux réincarnations de l'âme. Il disait : « L'âme immortelle doit être purifiée dans la vie terrestre et dans les vies subséquentes » ; saint Irénée pensant que l'âme n'est incorporelle que par com-

paraison avec le corps mortel, et qu'elle conserve la figure de l'homme, afin qu'on puisse la reconnaître ; — saint Augustin admettant un corps éthéré, enveloppe de l'âme, conservant l'image du corps charnel (*Cité de Dieu*).

En résumé, presque tous les Pères de l'Église admettaient non-seulement la survivance de l'âme, mais aussi son enveloppe fluidique, sa réincarnation et les communications entre les initiés et les esprits désincarnés.

Cependant quelques Pères latins croyaient l'âme corporelle. Ils oubliaient que les premiers Chrétiens étaient des Juifs qui, par un certain atavisme, ayant insuffisamment compris les enseignements de Jésus, n'avaient pas accepté complètement l'idée de la survivance de l'âme, et s'en tenaient à sa matérialité.

Au commencement du quatrième siècle, l'Église latine n'avait encore, à quelques exceptions près, pour la représenter, que des individualités médiocres, presque illettrées. Mais elle avait un objectif : son hégémonie sur les Églises d'Afrique, de la Gaule et de l'Ibérie. Elle avait progressivement transformé la religion des apôtres en une espèce de gouvernement civil dirigé par la papauté, ennemie déclarée des Alexandrins et des premiers Pères de l'Église, dont nous venons de faire connaître les croyances.

Alors, en 325, se tint le concile de Nicée, qui fut la condamnation de l'Église d'Orient et du grand spiritualisme chrétien.

Et, après quatre siècles, stériles en œuvres philosophiques, apparut le *scholastique*, qui plus encore fut le règne, jusqu'à la Renaissance, de l'autocratie absolue de l'Église romaine, oubliant le désintéressement et la modestie de Jésus, et reniant le principe de la philosophie grecque, les hauts enseignements des grandes Écoles de Socrate, de Pythagore et de Platon.

Nous ne parlerons pas de la philosophie scholastique, qui n'a aucun intérêt pour nous. Nous nous contenterons de signaler quelques psychologues de l'époque de son apogée : Roger Bacon, le savant qui formula la valeur de la science expérimentale : « Celle-ci ne reçoit pas la vérité des sciences supérieures, c'est elle qui est la maîtresse, les autres sont ses servantes. » Cette sentence est à retenir pour répondre à certains adversaires de la psychologie expérimentale.

Citons encore les physiciens qui s'occupaient déjà de l'extériorisation de la force vitale de l'homme : Pic de la Mirandole, Raymond Lulle, Cornélius Agrippa, Robert Fludd, et enfin G. Maxwell.

Voici quelles étaient les conclusions des études de Maxwell :

« L'âme n'est pas seulement dans son propre corps ; elle est aussi en dehors du corps et n'est pas circonscrite par le corps organique. L'âme opère en dehors de son propre corps.

« De tout corps s'échappent des rayons corporels dans lesquels l'âme opère par sa présence et auxquels elle donne l'énergie et la puissance d'agir.

Ces rayons ne sont pas spéciaux au corps, mais encore aux diverses parties du corps. »

Nous savons aujourd'hui que Maxwell était dans la vérité.

École néoplatonicienne d'Alexandrie

Cette École fut fondée à la fin du IIe siècle par Ammonius Saccas et dura jusqu'à la fin du IVe.

Elle tendait à concilier les doctrines de Platon et d'Aristote avec la philosophie orientale. Elle avait pour dogmes un Dieu unique, l'immortalité de l'âme et les réincarnations successives.

La philosophie néoplatonicienne s'appuie sur le spiritualisme le plus élevé et la morale la plus pure, desquels les Pères de l'Église se sont souvent inspirés.

Le néoplatonisme admettait une trinité divine : l'Unité, l'Intelligence, l'Ame. Ses adeptes pouvaient, dans l'extase, s'unir avec l'Être absolu. Les âmes, disaient-ils, ne sont unies à la matière qu'accidentellement; elles sont produites par les idées de Dieu, toujours en activité créatrice. En d'autres termes, tout sort de Dieu, tout retourne à Dieu ; telle est la loi suprême ; il est le principe et la fin. Ils affirmaient encore que les âmes humaines sont impérissables de leur nature ; mais, au cours de leurs incarnations, elles tendent à s'affranchir de la matière pour retourner à l'Unité d'où elles proviennent. Et les moyens pour arriver à ce but résident dans la science, la vertu et la prière.

Les principaux disciples d'Ammonius Saccas furent Plotin, Porphyre, Jamblique, Origène.

Plotin enseignait que l'âme individuelle se trouve en relation avec l'âme universelle par la réminiscence, conséquence naturelle du dogme de la vie antérieure. Il a eu l'intuition du corps psychique. Il disait : « L'âme n'est jamais nue de tout son corps ; un autre corps, plus ou moins pur, lui est toujours uni, adapté à sa disposition actuelle. »

Avant lui, Pythagore avait appelé « *Char de l'âme* » le corps subtil servant de lien à l'âme et à la matière.

Plotin est l'auteur des *Ennéades*. Les cinquante-quatre traités qu'il a laissés furent publiés par son disciple Porphyre, qui considérait son maître comme inspiré par un esprit supérieur. Lui-même prétendait avoir le don de converser avec l'invisible.

Origène, Père grec, croyait que les âmes, à l'état d'esprit, avant de tomber dans la matière, et pendant l'intervalle de leurs diverses incarnations, possédaient une sorte d'enveloppe lumineuse qui, semblable à l'ochêma de Platon, es entourait et les représentait extérieurement.

Après la mort de Plotin, ses disciples accentuèrent encore sa philosophie

spiritualiste. Ils étudièrent les sciences occultes, à part quelques-uns, très inconnus d'ailleurs, qui firent leur soumission à l'Église latine.

L'Islamisme

Environ un siècle avant le commencement du moyen âge, apparaît, dans l'Afrique septentrionale, une religion nouvelle fondée par Mahomet. Cette religion est une forme de la philosophie éclectique, adaptée au climat et aux mœurs de l'Afrique, composée de dogmes religieux choisis par le Prophète parmi ceux des Hindous, des Juifs et des Chrétiens, — dogmes constituant le livre saint, le *Coran*, inspiré par l'archange Gabriel...

Il y est dit qu'Allah est le Dieu tout-puissant, le créateur de tous les êtres. Il admettra dans son paradis les âmes de tous ceux qui croient en lui et en Mahomet son Prophète ; et ils jouiront de toutes les félicités... A côté du dogme de l'Unité de Dieu, le Coran posa celui de la résurrection et de la vie future.

L'Islamisme a donc pour bases, par conséquent, le monothéisme et l'immortalité de l'âme. Il embrasse non seulement la vie spirituelle, mais toute une organisation sociale, sans castes, sans inégalités entre les hommes, sans cérémonies cultuelles, sans prêtres intermédiaires entre Dieu et les croyants. La philosophie de l'Islam a eu le grand mérite de remplacer l'idolâtrie et les fétiches par une doctrine spiritualiste inconnue des peuplades africaines.

Les ulémas, les confréries mystiques rivales de ceux-ci, devenues aujourd'hui de véritables théocraties, dont les musulmans considèrent la puissance comme une émanation d'Allah, sont donc contraires aux dogmes fondamentaux, et n'existaient pas dans les premières traditions prophétiques. Cela devait être écrit. Car si les musulmans n'avaient pas eu d'ulémas et d'ordres religieux pour diriger leurs affaires sociales et politiques, pour recueillir les frais du culte, — ils auraient fait, envers les autres peuples, une trop grande exception.

Philosophie moderne

La philosophie moderne commence au XVI^e^ siècle. Son étude est l'ensemble des idées des penseurs les plus célèbres à la recherche de la vérité. Tout en suivant des voies différentes, on constate chez tous un esprit d'indépendance vis-à-vis des doctrines de l'antiquité et de celles des théologiens.

Ces divers systèmes eurent pour principaux représentants :

François Bacon (1561), homme d'un grand génie considéré comme le père de la philosophie expérimentale. Il voulait substituer aux vaines hypothèses et aux subtiles argumentations de la scholastique, l'observation et les expériences, qui font connaître les faits, puis une induction légitime qui découvre les lois de la nature et les causes des phénomènes.

Comme philosophe, il appartient à l'École d'Aristote dont nous connaissons les idées sur l'immortalité de l'âme.

Descartes (1596) juge que la nature de l'âme est d'être « une chose qui pense, c'est-à-dire une chose qui conçoit, qui doute, qui affirme, qui nie, qui veut et qui sent », une chose spirituelle, par conséquent, immédiatement connue par la conscience. Distincte du corps, car ses attributs sont complètement différents, elle lui est temporairement unie, mais ne possède aucune action immédiate sur lui.

Les facultés de l'âme sont l'intelligence *passive* et la volonté *active*. Les idées sont les diverses modifications que l'âme subit en apercevant les objets. La volonté est libre, infinie. Sa perfection consiste à affirmer le vrai, à vouloir le bien.

Tels sont, en résumé, les principes nettement spiritualistes du cartésianisme.

Locke (1632) croyait que l'âme est immortelle de sa nature, mais qu'elle est d'abord « comme une table rase, sans aucune idée, quelle qu'elle soit ». Il n'a pas été compris de ses contradicteurs, qui le considèrent comme un sceptique ; c'était un déiste convaincu. D'Alembert a dit de lui : « On peut dire qu'il créa la métaphysique à peu près comme Newton avait créé la physique. Pour connaître *notre âme, ses idées et ses affections*, il n'étudia pas les livres, parce qu'ils l'auraient mal instruit ; il se contenta de descendre profondément en lui-même ; et après s'être, pour ainsi dire, contemplé longuement, il ne fit, dans son *Traité de l'Entendement humain*, que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la physique expérimentale de l'âme. » Locke était donc un spiritualiste.

Spinosa (1632) voit en Dieu l'Être absolu, qui a en soi sa raison d'être, et en déduit que cet être est éternel, infini, unique. L'âme humaine, pour lui, est une suite de modes de la pensée éternelle. Cette philosophie peut être regardée comme la négation de la liberté, de la personnalité et de l'immortalité de l'âme. Spinosa, qui était juif, avait-il conservé un peu de sa mentalité ancestrale? Voltaire l'a appelé : professeur d'athéisme.

Malebranche (1638) ne veut connaître que quatre sortes d'êtres : Dieu, notre âme, les autres esprits, les corps.

Dieu est connu par lui-même, dit-il. Notre âme est connue par la conscience ou par le sentiment que nous avons de ses modifications. Les autres esprits ne nous sont connus que par conjecture et par analogie.

En résumé, le système philosophique de Malebranche est nettement spiritualiste.

Leibnitz (1646). C'est un grand mathématicien et un philosophe éclectique. Il admet que tout est composé de *monades*, substances capables d'action et

de perception; et l'âme n'est qu'une monade, qui a conscience d'elle-même. L'âme et le corps n'agissent l'un envers l'autre que par une harmonie préétablie.

Leibnitz fut un adversaire de la doctrine de Locke; il admettait les idées innées; et il apportait à la fameuse maxime du sensualisme : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, la restriction suivante : *nisi ipse intellectus*. Ce fut donc encore un spiritualiste très original.

Kant (1724) est conduit à considérer comme indubitables les vérités qui sont impliquées dans la liberté, dans la loi du devoir, dans l'harmonie entre le bonheur et la vertu; — il conclut à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Cherchant quelle est la valeur de nos connaissances, il déclare que nous ne pouvons connaître directement que ce qui nous est donné par l'expérience.

D'une manière générale, on peut dire qu'il y a chez tous ces philosophes du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle trop de subtilités métaphysiques, pour en arriver finalement aux principes de la philosophie spiritualiste.

Voltaire (1694).

Les auteurs catholiques des traités de philosophie ont classé Voltaire dans la catégorie des philosophes *impies*, des matérialistes dont tous les ouvrages furent justement condamnés à Rome.

Il est difficile de se prononcer *à priori* sur les opinions des ennemis du patriarche de Ferney. Ceux-ci sont-ils des ignorants volontaires, qui n'ont jamais voulu lire ses articles philosophiques; ou des fanatiques qui avaient à se venger des attaques trop justifiées du savant collaborateur des encyclopédistes, sur la théocratie romaine, sur les crimes des Inquisiteurs et de tous les pourvoyeurs des échafauds et des bûchers du Saint Office?

Ne jugeons donc Voltaire que par ses actes et par ses écrits, ce sera plus loyal.

Dans sa demeure de Ferney, Voltaire avait élevé un temple à Dieu, preuve qu'il n'était pas athée. Et toute sa vie il a combattu l'athéisme avec une vigueur d'argumentation et une puissance de logique qu'aucun écrivain n'a pu égaler. En voici les preuves écrites, imprimées, authentiques :

« Le philosophe qui reconnaît un Dieu a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude, et l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruisent l'athéisme dans la philosophie.

« Il est évident que, dans la morale, il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'est certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la justice humaine ne peut réprimer; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaî-

tre de Dieu que d'en adorer un barbare, auquel on sacrifierait des hommes, comme on en a fait chez tant de nations. »

(Voltaire. *Dict. phil.*, t. I, p. 508.)

Je continue mes citations :

« Les athées sont pour la plupart des savants hardis et égarés, qui raisonnent mal, et qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses et de la nécessité.

« Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le temps de raisonner et d'embrasser un mauvais système ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

« Il en était ainsi du Sénat de Rome qui était presque tout composé d'athées de théorie et de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence, *ni à la vie future ;* ce Sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux et d'ambitieux, tous très dangereux, et qui perdirent la République. L'épicuréisme subsista sous les empereurs ; les athées du Sénat avaient été des factieux dans le temps de Sylla et de César ; ils furent sous Auguste et Tibère des athées esclaves. »

(Voltaire. *Dict. phil.*, t. I, p. 529.)

« L'essence suprême, l'intelligence suprême, l'âme de la nature, le grand Être, l'éternel géomètre qui a tout arrangé avec ordre, poids et mesure, voilà Dieu. »

(Voltaire. *Dict. phil.*, t. V, p. 282.)

Toujours, dans la même pensée, notre grand philosophe écrit à propos de Newton :

« Un philosophe a été donné au monde qui a découvert par quelles simples et sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abîme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'Univers mieux connu montre un ouvrier, et tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme à qui l'obscure théologie prêtait des armes. »

(Voltaire. *Dict. phil.*, t. I, p. 507.)

Dans un autre ordre d'idées, il appelle un Dieu vengeur pour faire expier les pires forfaits commis par certains hommes.

« Il y a, chez les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles, qui paraissent empreintes par le Maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence de Dieu, de sa justice miséricordieuse ; tels sont les premiers principes de morale, — principes nécessaires à la conservation de l'espèce humaine.

« Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu vengeur et rémunérateur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens;

Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla. Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère...

« Pensez-vous qu'Alexandre VI reconnût un Dieu, quand, pour agrandir son fils incestueux, il employait tour à tour la trahison, la force ouverte, le stylet, la corde, le poison; et qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution et des indulgences au milieu des convulsions de la mort? Certes il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même temps qu'il exerçait sur les hommes ses épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre et de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire. »

« Il se peut, et il arrive trop souvent, que la persuasion de la justice divine ne soit pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse, les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits, mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée ne peut sentir, au lieu de remords, cette horreur secrète et sombre qui accompagne les grands crimes. La situation de son âme est importune et cruelle; un homme souillé de sang n'est plus sensible aux douceurs de la société; son âme, devenue atroce, est incapable de toutes les consolations de la vie... »

Je passe — autrement ce serait trop long — le cas de l'archevêque Troll, qui fit assassiner sous ses yeux les magistrats de Stockholm, sans avoir le moindre remords;... le cas du pape Sixte IV faisant assassiner les deux Médicis dans l'église de la Reparade;...et j'arrive à cette conclusion de Voltaire

« Il est vraisemblable que l'athéisme a été la philosophie de tous les hommes puissants, qui ont passé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbéciles appellent *politique*, *coups d'État, art de gouverner.* »

(Voltaire. *Philosophie*, t. I, p. 289-290-291.)

Il faudrait un livre entier pour reproduire les passages des sept volumes de philosophie de Voltaire, affirmant l'existence d'un Dieu de bonté et de miséricorde, la survivance de l'âme après la cessation de la vie terrestre, avec une sanction de ses actes et de ses pensées.

Il a cherché, sans parvenir à la trouver, quelle était la nature de cette âme. Et, en l'absence des phénomènes psychiques que nous connaissons aujourd'hui, il s'incline devant le sphinx, et murmure ces paroles pleines d'humilité :

« Enfin, en adorant Dieu de toute notre âme, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette âme, sur cette faculté de sentir et de penser que nous tenons de sa bonté infinie. »

(Voltaire. *Dict. phil.*, t. I, p. 154.)

Tel est le philosophe qu'on a accusé d'impiété! que la théocratie romaine

a condamné, excommunié, injurié, et qu'un siècle plus tôt elle aurait livré au bourreau...

Autre document établissant les croyances spiritualistes de Voltaire :

« Dès qu'on commence à penser qu'il y a dans l'homme un être tout à fait « distinct de la machine, et que l'entendement subsiste après la mort, on « donne à cet entendement un corps délié, subtil, aérien, ressemblant au « corps dans lequel il est logé. — Si l'âme d'un homme n'avait pas retenu « une forme semblable à celle qu'il possédait pendant la vie, on n'aurait pu « distinguer après la mort l'âme d'un homme avec celle d'un autre. Cette « âme, cette ombre qui subsistait séparée de son corps, pouvait très bien « se montrer dans l'occasion, revoir les lieux qu'elle avait habités, visiter ses « parents, ses amis, leur parler, les instruire ; il n'y avait dans tout cela « aucune incompatibilité. Ce qui est peut paraître (1). »

(Voltaire. *Dict. philos. : Magie, Oracles.*)

Voltaire était un des fondateurs de l'Encyclopédie avec Diderot, d'Alembert, Montesquieu... La philosophie des encyclopédistes était franchement indépendante, comme celle de Montaigne et de Pierre Charron. La libre pensée régnait donc souverainement au XVIII[e] siècle, tout en reconnaissant un créateur et la survivance de l'âme, malgré les efforts du scepticisme de la Régence.

Philosophie contemporaine

La philosophie moderne finit avec le XVIII[e] siècle. Alors le mouvement philosophique sort de la métaphysique pure, et se traduit par deux Écoles distinctes :

Le *matérialisme et l'organicisme*, qui prétendent que les lois de la matière suffisent pour expliquer la vie et tous ses phénomènes, et que la pensée est une fonction purement cérébrale. C'est la négation de l'âme, doctrine condamnée par Claude Bernard et les grands physiologistes.

Le *spiritualisme*, avec les éclectiques, cherchant à concilier les divers systèmes, parmi lesquels figurent des hommes éminents : Cousin, Royer-Collard, Damiron, Jouffroy, Laromiguière, Taine...

L'animisme, d'abord enseigné par Stahl, est une doctrine philosophique et physiologique d'après laquelle l'âme est l'agent de tous les mouvements du corps humain qu'elle a conscience d'y déterminer, et de tous les phénomènes vitaux inexplicables par les lois physiques.

Cette doctrine admet que l'âme, par l'intermédiaire du cerveau et du système nerveux, apporte aux fonctions de la vie organique, dans toutes les parties du corps, une excitation générale et continue mais généralement

(1) Cette citation, qui appartient au psychisme moderne plus qu'à la philosophie, a déjà été insérée dans mon livre : *Psychologie morbide.* (D.)

involontaire et inconsciente. Par cela même, la substance de l'âme aurait vraiment par elle-même et essentiellement la forme du corps humain.

C'est la doctrine d'Aristote qui considérait l'âme comme « l'entéléchie d'un corps organisé ayant la vie en puissance », opinion partagée par Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, au moyen âge, et par les conciles généraux de Vienne et de Latran, dont la définition dogmatique était ainsi conçue : « La substance de l'âme raisonnable est vraiment par elle-même et essentiellement la forme du corps humain. »

Le *vitalisme* ne doit pas être confondu avec l'animisme. D'après le Dr Barthez, de Montpellier, l'âme ne possède qu'une seule action, celle de la conscience et du souvenir. Entre l'âme et le corps il existe, pour lui, une substance intermédiaire, force impondérable, dénommée principe vital, pouvant seul expliquer les phénomènes physiologiques. Barthez, comme on le voit, avait eu l'intuition de la force psychique.

Quant au *positivisme*, ce serait une doctrine vraiment scientifique si elle acceptait franchement tous les phénomènes constatés par les sens, sans exclure systématiquement ceux dont le corollaire est la démonstration des faits de la psychologie expérimentale.

Si les représentants du positivisme ont refusé de se soumettre aux raisonnements de la métaphysique, comme n'étant pas à la portée de l'esprit humain, Auguste Comte, Littré et Berthelot ont déclaré admettre toutes les *réalités perçues* par les sens. Nous attendons que leurs successeurs se prononcent sur la réalité des phénomènes psychiques constatés par la vue, l'ouïe et le toucher.

Avant de clore le chapitre de la philosophie contemporaine, nous ne voulons pas oublier les philosophes éminents dont peut se prévaloir le spiritualisme : Jules Simon, Renan, Barthélemy-Saint-Hilaire, de Rémusat, et tant d'autres, dont les écrits sont connus de tous ceux qui sont au courant du mouvement intellectuel. Leur philosophie s'arrêtait à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, mais ils n'étaient pas initiés à nos phénomènes médianimiques.

Du rapide examen des doctrines philosophiques remontant, pour ainsi dire, aux temps préhistoriques, nous sommes en droit d'affirmer que tous les peuples ont admis l'existence d'un Dieu et la survivance de l'âme humaine.

Si, à certaines époques, quelques philosophes ont tenté de s'inscrire en faux contre la conviction unanime des hommes, — si, parmi eux, il y a eu des athées, des matérialistes, des sceptiques, des panthéistes.., ils n'ont été que des individualités isolées, refusant de se soumettre à l'autorité des témoignages rendus par la conscience universelle. Aucun de ces apôtres du nihilisme n'a jamais pu parvenir à convaincre les hommes arrivés à un certain degré de civilisation, et à leur faire partager ses doctrines, — leur bon

sens ne pouvant accepter un système philosophique sans Dieu, un être vivant sans âme et sans survivance de son *Moi*, après la mort fatale qui l'attend.

Telles sont les raisons d'après lesquelles s'imposent les CONCLUSIONS suivantes :

Les preuves métaphysiques de l'immortalité de l'âme sont établies :

1° Par la croyance universelle des hommes, les témoignages et les affirmations de leurs philosophes, de leurs savants, de leurs lettrés, des esprits supérieurs venus en mission pour enseigner les vérités et les croyances à un monde futur meilleur ;

2° Par la sanction nécessaire aux actions bonnes ou mauvaises reconnues par la conscience humaine, attestant la liberté morale de l'âme, sanction n'existant pas dans la vie présente ;

3° Par les aspirations de chacun vers le bonheur suprême, avec le sentiment de sa personnalité ;

4° Par le souvenir que nous gardons des parents et des amis que nous avons perdus, des honneurs que nous rendons à leur mémoire, de l'idée innée de les retrouver dans le monde de l'au-delà ;

5° Par la réminiscence inconsciente des connaissances précédemment acquises dans une existence antérieure.

C'est sur ces conclusions que se fondera certainement la philosophie du XX^e^ siècle.

ERRATA

Dans le n° de janvier, page 34, ligne 4, lire : *Et ignarum redituræ parcere vitæ ;* au lieu de : *Et ignarum redituræ parcere Nitæ.*

Même page, ligne 28, au lieu de : « condamnés par les conseils » ; lire « condamnés par les conciles ».

Page 31, ligne 22, au lieu de : *mict ;* lire : *miscet.*

Le Directeur-Gérant:
PAUL LEYMARIE.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN